L'UNION

Publié par L'Union Printing Ltd.
Bureau 10256-103e rue—Tél. 5907

Pourquoi pas un timbre bilingue au Canada bilingue

5c le numéro — "BIEN FAIRE ET LAISSER DIRE" — 5c le numéro

Journal indépendant paraissant le jeudi de chaque semaine.

EDMONTON, ALBERTA LE JEUDI 20 JANVIER, 1927

... année, n° 13

ABONNEMENTS
Canada $2.50 par an, E.-U. ... par an
Europe $3.50 par an
Tarif de publicité envoyé sur demande



M. ALEX. LEFORT,
gérant de la Banque Canadienne Nationale à Edmonton, qui vient d'être décoré des Palmes Académiques (voir compte-rendu de la soirée à St-Joachim à la page 4).

ÊTES-VOUS CANADIEN ?

Si vous ne l'êtes pas, vous n'avez pas besoin de lire ce qui suit. Si vous l'êtes, prêtez-nous un instant votre attention.

* * *

Vous devez facilement comprendre que, si vous désirez que la race française survive en Alberta, pour le plus grand bien de tous, nos amis anglais inclus, vous avez la responsabilité de cette survie.

Ceux d'entre nous surtout qui sommes parents devons à nos enfants de leur transmettre l'héritage des ancêtres. Craignons que, plus tard, ils nous disent: "Si je suis devenu anglais, et mauvais anglais, sans attache au passé, ni au futur, c'est votre faute, à vous qui ne m'avez pas donné une éducation catholique et française."

* * *

Et voici qu'arrive une nouvelle occasion d'assurer cette survie. Occupons-nous en activement. Dans la lutte, ce ne sont pas tant les grands coups qui comptent que la persévérance, le soin et l'art du détail,continuellement.

Les 1, 2 et 3 février, aura lieu à Calgary la convention des commissaires d'écoles de la province.

On sait que nous y avons une section catholique.

C'est là que nous devons envoyer au moins un de nos commissaires par école, **muni de la carte bleue** qui vient d'être expédiée à chaque district scolaire.

C'est là que ces délégués catholiques et français devront présenter leurs justes revendications, dont une, notamment, était soutenue, il y a quelque temps par l'**Edmonton Bulletin** lui-même: des inspecteurs bilingues pour nos écoles bilingues.—Et il n'en manque pas d'autres, chaque école a son ou ses problèmes.

* * *

Que l'on ne dise pas que Calgary est trop loin. Comme le prix du voyage est égalisé pour tous par un "pool" des billets, **il n'en coûte pas plus cher** pour un délégué de se rendre à Calgary qu'il ne lui coûterait pour se rendre à St-Paul, Edmonton ou ailleurs.

Si vous n'y envoyez personne de chez vous, d'autres iront qui pourront présenter des résolutions tout à fait contraires aux intérêts de votre district. Ensuite, et pour avoir voulu économiser quelques piastres, vous crierez que la convention vous a joué un mauvais tour et il vous en coûtera cher, et long, pour défaire ce qui aura été fait.

* * *

Donc, canadiens, parents surtout, occupez-vous de secouer un peu vos commissaires d'écoles, s'ils sont endormis, pour que l'un d'eux aille à Calgary s'occuper de vos affaires, de l'avenir de nos enfants. Si le délégué choisi est un homme intelligent, actif et qui ne craigne pas de parler et, en tous cas, s'il sait placer son vote avec clairvoyance, votre district n'y pourra que gagner, même financièrement.

L'HON. CH. STEWART HONORÉ PAR LE PAPE

Les journaux, la semaine dernière, ont publié la surprise du Ministre de l'Intérieur, l'hon. Ch. Stewart, lorsqu'il reçut de Rome une marque d'honneur.

Il a dit n'en voir pas d'autre raison que la haute estime dont il a fait preuve, et les témoignages publics qu'il a toujours rendus, à l'égard des missionnaires, et notamment des Oblats de Marie Immaculée, qui font, assure-t-il, la plus grande et la plus belle part des oeuvres, surtout en faveur des Indiens, dans le Nord-Ouest.

Ces paroles du Ministre de l'Intérieur semblent prouver deux choses:

La première est que lui, qui doit être bien renseigné, n'estime pas, comme quelques-uns de nos coreligionnaires irlandais, que les prêtres qui ont été dans l'Ouest les pionniers du christianisme sont devenus inutiles et doivent céder leur place à un clergé plus moderne, qui ne sache que l'anglais, et qui s'imagine que les progrès de la foi se mesurent aux bâtisses qu'on construit et au nombre des piastres qu'on dépense. Venant d'un protestant, ce témoignage public est une rude leçon pour ceux de nos frères qui s'amusent à "la chasse aux Oblats."

La seconde est que le pape, lui aussi, aime, apprécie et encourage le travail des Oblats, presque tous de race française, puisqu'il a décoré un homme public éminent, un protestant, parce que cet homme s'est toujours montré l'ami et le protecteur de ces apôtres du Christ.

AU JOUR LE JOUR

DANS NOTRE PROVINCE

Colonne de l'A.C.F.A.

Secrétariat général
9341—107A ave, Edmonton
Téléphone 5642

AUX SECRÉTAIRES DES CERCLES PAROISSIAUX

Il ne faudra pas oublier de vous mettre à l'oeuvre sans tarder pour prélever les cotisations pour l'année 1927 qui vient de commencer et pousser activement le recrutement de nouveaux membres. L'A.C.F.A. doit renforcer ses rangs à tout prix si nous voulons que survivent notre langue et nos traditions. Vous pouvez juger d'une partie du travail accompli par les lettres circulaires qui vous sont envoyées de temps à autre et ceci n'est pas tout, car beaucoup de l'ouvrage n'est pas publié. Des assemblées devraient être tenues tous les mois surtout pendant l'hiver pour discuter vos questions locales à fond et faire des suggestions ou demandes de renseignements qui pourront être communiquées à l'Exécutif. Un peu d'activité de votre part rendrait la chose attrayante aux membres, donnerait de l'éveil à ceux qui sont chargés de voir à l'amélioration de notre enseignement bilingue et de notre situation comme français et catholiques. Essayez cette recette, vous vous en trouverez bien et ce sera à l'avantage de tous.

Vous pourrez aussi avec l'autorisation et le support de votre curé organiser une ou des soirées au profit de l'Exécutif de l'A.C.F.A. profitant de cette occasion pour faire en même temps du recrutement.

Aux officiers des Cercles

Les cercles qui détiennent des insignes depuis déjà quelque temps sans en avoir remboursé le montant sont priés de régler le plus tôt possible afin de mettre nos livres en règle. A l'avenir nous n'enverrons des insignes qu'aux Cercles qui nous en feront parvenir le coût à l'avance.

ON N'Y PENSE PAS

Et pourtant c'est important. A quoi vous sert d'être canadien si vous ne vous servez pas de ce titre. Pourquoi, dans les magasins, n'insistez-vous pas pour être servi par un autre canadien ou une gentille petite canadienne? Pourquoi, lorsque vous faites affaire avec des maisons qui annoncent dans nos pages, oubliez-vous de dire que, si vous vous adressez à elles, c'est parce que vous avez vu leurs annonces dans **L'Union**? Pourquoi faites-vous des affaires avec des firmes qui n'annoncent pas dans le seul journal qui combat pour les intérêts canadiens-français de toute la province?

Autant vaut renoncer à votre titre de canadien-français.

ET AUTRE CHOSE

Quand vous envoyez de l'argent ou des abonnements à **L'Union** ayez donc soin d'écrire très lisiblement votre nom ainsi que votre adresse exacte. Il nous arrive parfois des lettres contenant quelque argent et juste la signature sans adresse. Quand le timbre de la poste est visible sur l'enveloppe, passe encore. Mais quand il est illisible, comment voulez-vous que nous sachions où envoyer le reçu et le journal?

NOUVELLES DE PARTOUT

UN JEUNE CONQUÉRANT

C'est un canadien, George Young, de Toronto, âgé de 17 ans, qui, seul, sortit vainqueur d'un essai de traversée d'un détroit sur la côte du Pacifique, en Californie. Il y avait 22 milles à parcourir à la nage. Sur 96 qui tentèrent cette traversée, le jeune canadien fut le seul à l'accomplir. Il y gagna $25,000.

NOTRE PARLEMENT D'ALBERTA

Le parlement d'Alberta se réunira le 10 février. Du train dont vont les choses, il ne semble guère probable que nous ayons, avant l'ouverture, un des nôtres nommé à un poste du ministère. C'est fâcheux pour nous, et fâcheux pour le ministère, qui est trop souvent fort ignorant de ce que pense la population française du Canada. Il oublie la plupart du temps, lorsque les problèmes provinciaux sont liés à un problème fédéral, tel celui du Retour des Ressources Naturelles, qu'il y a près d'un tiers des députés à Ottawa qui sont de race française.

Un ministère canadien-français lui aiderait à mieux saisir le côté français de bien des questions.

EN SYRIE

Beyrouth. — La cavalerie française a mis en déroute un fort contingent d'insurgés en Syrie. Ceux-ci ont laissé sur le terrain 25 morts, une centaine de chevaux et un butin considérable. Ils étaient sous les ordres d'Aii Attrache, proche-parent du chef druse, Sultan Attrache, qui donna tant de mal aux Français en 1925. Ali Attrache n'a pu s'échapper que grâce à la vitesse étonnante de son coursier.

UNE LOCOMOTIVE DEVANT UN BERCEAU

Rome. — Près de Franceville-Fontana, dans les environs de Brindisi, à proximité d'une maison de cantonnier, la locomotive d'un train de voyageurs a déraillé, entraînant trois voitures.

Les voitures se sont détachées et se sont renversées. On compte 1 mort et 17 blessés graves.

La locomotive—poursuivant sa route—a défoncé la maison du cantonnier et s'est arrêtée dans la chambre à coucher, à quelques pouces d'un berceau où dormaient les trois bambins du cantonnier, qui furent ainsi miraculeusement épargnés.

LE COMMERCE DE LUXE EN FRANCE

Paris.—Le commerce de luxe, en France, traverse une dure période. Depuis que le franc a monté, le public, se rendant compte que cette hausse n'a amené aucune diminution des prix, n'achète plus que ce qui lui est absolument indispensable.

Une agence d'automobiles de l'avenue des Champs-Elysées, qui vend une voiture d'une marque très connue et d'un prix élevé, n'a fait que deux ventes en novembre, et pas une seule en décembre. Les bijouteries de la rue de la Paix ont fait, en décembre, un chiffre d'affaires très au-dessous de la normale. Les parfumeurs, les antiquaires, les marchands d'objets d'art et autres articles plaisant à l'oeil, mais plus ou moins inutiles, font triste figure, et déclarent à qui veut les entendre que la saison d'hiver de 1926 a été pour eux un véritable désappointement.

CONVENTION DES FERMIERS-UNIS DE L'ALBERTA

Elle s'est ouverte hier, mardi, et doit durer jusqu'à vendredi.

Aujourd'hui, mercredi, H. W. Wood vient d'être réélu président pour la douzième fois.

A notre avis, cette assemblée est peut-être la plus importante de toutes celles qui se tiennent dans le cours de l'année en Alberta.

Plus que les gens des villes les fermiers ont le temps de réfléchir. C'est pour cela que la classe agricole est la plus solide assise d'une nation. Ils sont moins enthousiastes des idées nouvelles, fausses ou vraies, mais ils ont du bon sens et leur jugement, une fois décidé, a plus de maturité.

Les résolutions qu'ils apportent, ces jours-ci, ne sont pas, en général, des improvisations. Ce sont des solutions à divers problèmes et ils les ont étudiées longuement, les méditant tout en traçant le sillon dans leur champ, les ayant discutées entre eux dans leurs réunions locales qu'ils tiennent à peu près partout une fois chaque mois. Ces résolutions représentent donc d'ordinaire non l'opinion d'un seul, mais d'un groupe d'hommes qui les ont soigneusement étudiées. Souvent elles ont la valeur d'un travail d'experts et de spécialistes.

Nous essaierons, la semaine prochaine, de donner de cette convention un bref compte-rendu.

EGLISE ET TEMPLE PILLÉS A HANKEOU

Londres.—Le correspondant du "Daily Mail" à Hankéou annonce l'arrivée dans cette ville d'une missionnaire anglaise, Miss Booth, de Tayeh, où raconte-t-elle, la populace a mis à sac l'église catholique, l'école et l'hôpital méthodistes, et pourchassé les étrangers. On ignore le sort des autres missionnaires de Tayeh—un couple anglais nommé Simon et Mlle Anderson, une suédoise.

FORT CHURCHILL AU LIEU DE PORT NELSON

Ottawa.—Le gouvernement enverra un navire de la Marine marchande à la Baie d'Hudson, l'été prochain. Ce navire travaillera sous les ordres de M. Palmer, l'ingénieur anglais chargé de faire une étude de Port Nelson, le terminus actuel du chemin de fer de la Baie d'Hudson. Un ingénieur affirme qu'une drague devrait travailler 35 ans de suite pour rendre navigable le havre de Nelson.

Le navire fera aussi des observations.

On assure qu'il est fort possible que le gouvernement choisisse en fin de compte Fort Churchill au lieu de Port Nelson comme terminus de la ligne et qu'il abandonnée les travaux exécutés à l'autre endroit.

LES VICTIMES DE L'ALCOOL DE BOIS

New-York.—Sept cent cinquante morts sont attribuées à l'alcoolisme et sept à l'alcool de bois, suivant un rapport qui vient d'être fait au bureau d'Hygiène de la ville de New-York pour 1926. Le Dr Louis-I. Harris, chef de ce département, déclare qu'il ne sait pas combien de ces morts doivent être attribuées à l'empoisonnement alcoolique, ni combien proviennent de l'abus de l'alcool.

NOS PIRES ENNEMIS

TRIBUNE LIBRE

L'espion

C'était au printemps 1914. L'occasion me fut donnée de voir nettement l'espion à son oeuvre. Je vis alors et ne compris que plus tard. Non pas, je pense bien, que mon cerveau fut subitement frappé de vésanie, mais la faute en était à ma mère qui m'avait élevé dans des principes de droiture et de franchise.

Au moment dont je parle, j'occupais une petite pièce, dans un quartier plutôt sélect. Un beau matin vers neuf heures, retentit soudainement, dans une rue voisine, l'éclat d'un orchestre. Plus curieux qu'affairé, je me hâtai de descendre. Là, tout près, dans un carrefour habituellement solitaire, se tenaient sur le trottoir une dizaine de jeunes gens, en bel uniforme de société philharmonique. Ils jouaient un morceau genre sentimental: impeccable de rythme et de cadence. Il y avait clarinette, flûte et fifre; il y avait un violon, un violoncelle et un cornet à pistons. Des instruments, c'est tout ce qui m'est resté dans la mémoire.

Entre deux morceaux, le cornet passa son instrument au voisin, se détacha de la troupe et,—képi de velours bleu, à liseré d'or et visière luisante, en main,—il s'en alla de porte en porte solliciter des ménagères quelques sous, en symbole d'appréciation et de remerciement.

A prime abord, rien de plus naturel. Leurs joyeuses notes avaient relevé, pour un instant du moins, la monotonie et la sévérité de ce quartier de résidences, il est vrai; morne cependant, terne et silencieux par son exclusivisme et son absence de fanfans sur les perrons.

Pendant que ce jeune homme montait et redescendait les marches d'une demeure à l'autre, l'étonnement et le doute se levèrent dans mon esprit. Ces messieurs? Mais qu'ont-ils à mendier? Ils sont habiles musiciens, mais n'ont rien du tzigane. Les voilà tous tirés à quatre épingles, portant bonne mine; et d'une tenue que seuls savent avoir les personnes éduquées et de bonne famille.

Mon regard abandonna le quémandeur pour se tourner à nouveau vers la troupe. Aucun n'ajustait son instrument ni ne feuilletait son répertoire. Leur idée était ailleurs. Deux étaient pris dans un dialogue très animé; ils parlaient de la bouche, du geste et du mouvement de tête. Deux autres regardaient au loin, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre; s'indiquant mutuellement ceci, puis cela; toujours d'un air extrêmement méditatif. J'en remarquai encore un autre qui, apparemment sous la direction ou au moins les conseils d'un camarade (d'après ce que j'en pouvais juger à distance), traçait quelque chose sur un carton. D'après les mouvements de sa main, il me parut dessinailler plutôt qu'écrire. Pour l'instant, je ne pensai pas plus loin.

Au retour du cornet ils jouèrent un dernier morceau: la marseillaise. Puis, distribuèrent des sourires à l'attroupement qui s'était fait autour d'eux et force coups de képi aux curieuses regardant par les fenêtres, ils s'éloignèrent.

Une tardive lueur se fit alors en moi. Je me dis enfin: Ces messieurs ne parlaient pas français entre eux, nous sommes pourtant en France. Habitué à la prairie canadienne, où l'on entend toutes sortes d'idiomes, le fait qu'ils conversaient en allemand ne m'avait pas d'abord frappé. Eux continuaient leur rôle dans une autre section de la ville, d'où m'arrivaient encore les faibles échos de la même turelure.

* * *

Quelques mois plus tard éclata la guerre. Que de révélations ont été faites depuis, sur l'espionnage allemand en France! Et ce métier n'était pas l'apanage de la roture. On a su, un peu tard, que des fils et filles de très haute extraction germanique, ne craignant pas de se ravilir quand il s'agissait de leur cause nationale, s'étaient faits manoeuvres et serviteurs à l'étranger, pour capter les secrets des nations sur lesquelles le vautour teuton se préparait à s'abattre et en faire sa proie. J'en ai conclu que mes musiciens ambulants étaient probablement de jeunes officiers du kaiser, ayant mission de dresser un plan de cette ville infortunée et, par tous renseignements possibles, en faciliter la prise au début des hostilités.

* * *

En 1915, quand la guerre battait son plein, j'eus en Alberta même, une autre occasion de surprendre l'espion à sa besogne. Le raconter serait ici trop long; ce sera pour une autre fois, peut-être. Et l'exemple ci-dessus exposé en détail me semble suffire abondamment comme liminaire à ce que je veux dire aux lecteurs de **L'Union** sur l'espionnage parmi les Canadiens-français en Alberta.

MOI.

ET NOUS ? .....

N.D.L.R.—Nous recevons la lettre suivante:

En lisant mon journal ces jours derniers je vis que le rédacteur d'un hebdomadaire de Toronto avait été mis sous arrêt pour avoir publié un article blasphèmatoire contre Dieu et le Christianisme. Le lendemain je lisais encore que des partisans de ce blasphémateur avaient déjà souscrit de dix à quinze mille dollars pour sa défense. Cela me laissa triste et rêveur. Je me fis alors cette question: Comment se fait-il que la défense d'un blasphèmateur soulève tant d'admiration et de sympathie chez ses amis et partisans qui sont prêts à se priver pour faire triompher le mal, tandis qu'il est si difficile de convaincre les nôtres qu'une minime souscription de un dollar par année versée à l'A.C.F.A. pour organiser la défense des droits du français et de veiller aux intérêts de nos compatriotes est d'une mportance vitale pour tous les Canadiens soucieux de l'avenir de leurs enfants? Je ne pus trouver de réponse.

Cela me laissa songeur et plus triste encore lorsque je me demandai aussi: **Et nous**, qui sommes supposés diriger l'opinion dans nos différents centres, que faisons nous pour aider au succès d'une bonne cause dont dépend notre vie nationale?...

E. GUILLON.

LA RELIGION et ses MANIFESTATIONS — NOTRE LANGUE et ses EXPRESSIONS

ÉVANGILE

LE IIIe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

En ce temps-là, lorsque Jésus fut descendu de la montagne, une grande foule le suivit. Et voilà qu'un lépreux venant à lui l'adorait, disant: Seigneur si vous voulez, vous pouvez me guérir. Et Jésus étendant la main, le toucha, disant: Je le veux, sois guéri. Et à l'instant sa lèpre fut guérie. Alors Jésus lui dit: Prends garde, ne le dis à personne; mais va, montre-toi au prêtre, et offre le don prescrit par Moïse, en témoignage pour eux. Et comme il était entré dans Capharnaum, un centurion s'approcha de lui, le priant,et disant: Seigneur, mon serviteur gît paralytique dans ma maison, et il souffre violemment. Jésus lui dit: J'irai, et je le guérirai. Mais le centurion, répondant: Seigneur, dit-il, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Car moi qui suis un homme soumis à la puissance d'un autre et qui ai sous moi des soldats, je dis à l'un: Va, et il va; et à un autre: Viens, et il vient; et à mon serviteur: Fais cela, et il le fait. Or Jésus, l'entendant, fut dans l'admiration, et il dit à ceux qui le suivaient: En vérité, je vous le dis: je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israel. Aussi je vous dis que beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident, et auront place dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob, tandis que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures: là sera le pleur et le grincement des dents. Alors Jésus dit au centurion: Va, et selon que tu as cru il te soit fait. Et son serviteur fut guéri à cette heure même.

LE SUCCESSEUR DE MGR PIETRO DI MARIA

Ottawa.—Le nom du successeur de Mgr Pietro di Maria, qui fut délégué apostolique en Canada, sera connu sous peu. La nomination serait faite à Rome à l'heure qu'il est. On a mentionné pendant un temps Mgr Benedetti. A Ottawa, dans les cercles ecclésiastiques, on croit aussi que le délégué est nommé et l'on attend les nouvelles de Rome.

Mgr Pietro di Maria est maintenant nonce papal à Berne.

D'une chose qui arriva à Balthazar

Après un long voyage, Balthazar, le roi noir, était rentré dans sa capitale, la ville en briques roses qui sommeillait entre les palmiers, au bord d'un grand fleuve.

Tout au long de la route, tandis que ses compagnons, Melchior et Gaspard, devisaient de politique et d'astronomie, il n'avait cessé de songer à l'incomparable beauté de Marie.

Cette beauté, il eût voulu l'exprimer, et pour lui rendre hommage, et pour la garder plus vivante dans sa mémoire. Aussi bercé par le pas de son dromadaire, s'essayait-il à des paroles rythmées, pareilles à celles des aèdes qui, les jours de fête, venaient chanter devant lui. Mais Balthazar n'était poète que de désir, et les mots qu'il assemblait refusaient de se plier à une juste cadence.

A peine arrivé dans son palais, il fit venir Phanel, fils d'Azariel, le plus habile sculpteur de son royaume:

—Fais-moi, lui dit-il, une statue plus belle que toutes celles que tu as jamais faites. Qu'elle représente la plus admirable des femmes, la plus gracieuse des mères debout devant le berceau de son enfant et joignant les mains comme ceci.

Et le roi noir joignait les mains devant sa poitrine, selon qu'il avait vu faire à la Vierge Mère, pendant la visite des mages à la crèche.

—Sire, dit Phanel, à quoi ressemble la femme dont vous voulez que mon ciseau reproduise les traits?

—Je te répète que c'est la plus admirable des femmes. Elle est belle comme la lune, resplendissante comme le soleil, douce comme la rosée, pure comme l'étoile du matin... Tu dois avoir compris? Va donc, enferme-toi dans ton atelier, et que personne, avant moi, ne soit admis à contempler cette image. Tu mourras de mort, si tu dévoilais ses traits à d'autres qu'à ton roi. J'ai dit.

* * *

L'atelier de Phanel était situé au bord du fleuve. Pendant de longues semaines, l'artiste travailla sans autre communication avec l'extérieur qu'un esclave qui lui apportait sa nourriture. On entendait sous son ciseau sonner le marbre, mais devant la porte deux colosses noirs, armés d'une lance, éloignaient les curieux qui faisaient mine de s'attarder autour des murailles.

Cependant, Balthazar reçut un jour une tablette de cire, où Phanel avait écrit ces mots:

—Gloire à la splendeur du roi! Son humble serviteur a terminé l'ouvrage qui lui avait été commandé.

Le roi se rendit aussitôt dans l'atelier de Phanel. La statue était au milieu de l'atelier, recouverte d'un voile de byssus.

—Ote le voile, dit le roi.

Le voile tomba, et Balthazar poussa un cri terrible de colère et de déception.

—Misérable! cette image est noire comme la nuit, et la Vierge de Bethléem est blanche comme la fleur du nélumbo... Malheur à toi qui t'es moqué de ton roi!...

Anéanti de confusion et de terreur, la face contre terre, Phanel balbutiait qu'il n'avait jamais vu que des femmes couleur de nuit, comme tous les sujets du très auguste et très puissant Balthazar.. Il avait fait celle-ci aussi belle qu'il avait pu, mais il l'avait taillée dans du marbre noir.

Le roi Balthazar avait rapporté de la crècle une provision de bonté. C'est pourquoi il retint sur ses lèvres l'ordre de faire pendre Phanel, fils d'Azariel. Toutefois, ne voulant pas garder devant ses yeux une image qu'il jugeait offensante pour la Vierge Marie, il commanda au sculpteur de prendre sa statue et de la précipiter dans le fleuve. Désolé de perdre son oeuvre, mais content, d'ailleurs, de n'être pas pendu, Phanel obéit.

Or, la nuit qui suivit, le roi Balthazar fut éveillé par les sons d'une musique délicieuse qui semblait venir des bords du fleuve et des environs mêmes de l'atelier de Phanel. S'étant levé le roi vit une grande lumière qui brillait à cette place, et au milieu de cette lumière, par-dessus les tamaris de la rive, il découvrit, ô merveille! la statue noire suspendue entre ciel et terre. Même il sembla au roi qu'un sourire, dont la grâce rappelait celui de Marie, éclairait son visage. Tombant à genoux, le roi tendit les mains vers la vision qui disparut presque aussitôt.

Le lendemain, dès l'aurore, le roi se rendit au bord du fleuve. La statue reposait parmi les roseaux, sans un grain de sable, ni une tache de boue sur sa robe.

Elle fut recueillie en grande pompe, et, l'ayant placée dans la plus belle salle de son palais, Balthazar posa sur son front une couronne d'or enrichie de pierres précieuses. Plus tard, il lui fit construire une basilique, et de beaux miracles s'accomplirent devant cette première statue de la Vierge Marie.

C'est pourquoi, dans la suite des temps, les Vierges noires — comme celle de Fourvière à Lyon, comme celle de Valfleury en Jarrez et de Vernay au bord de la Loire — furent en grand renom. Et il plut à la Vierge Marie d'accorder des faveur insignes à ceux qui l'honoraient dans l'image que lui avait vouée le candide amour du roi Balthazar.

Louis MERCIER
(L'Almanach du Pèlerin).

LA RÉVOLUTION GRONDE AU MEXIQUE

Mexico.—La ville de Mexico est inondée de rumeurs de troubles révolutionnaires dans diverses parties du pays.

Un manifeste a été lancé dans lequel l'état révolutionnaire est proclamé.

José F. Gandara, d'El Paso Texas, prend la tête du mouvement militaire et René Capistran Garza se proclame président provisoire.

L'épiscopat catholique a donné un démenti aux rumeurs qui veulent que des catholiques soient impliqués en tant que catholiques dans les désordres révolutionnaires, et que des leaders catholiques soient au nombre de ceux qui ont été exécutés à Léon. L'épiscopat a ajouté qu'il n'avait pas abandonné son attitude qui est de refuser toute sanction à une opposition armée contre les édits religieux du gouvernement.

LA MISSION DE LA RACE FRANÇAISE DANS L'OUEST

Allocution de Mgr C. Roy au banquet de la Survivance à Québec

Messieurs,

Vous avez donné à votre course trop rapide vers Québec le nom de pèlerinage, dit Mgr Roy, recteur de l'Université Laval. C'est un acte de piété que vous avez fait, en venant vers nous, vers notre province, vers le vieux rocher où repose depuis plus de trois siècles le berceau toujours vivant de notre race.

"J'ai lu dans vos journaux de l'Ouest, votre littérature de propagande, l'expression de votre joie fraternelle au moment du départ.

"De vos plaines, de vos marches de l'Ouest, Québec vous apparaissait non seulement comme le berceau d'une race, de la vôtre, mais comme "la patrie des souvenirs français" comme un champ de batailles sacrées où s'est fixée pour nous la victoire.

"Là-bas, l'un de vos prêtres de Gravelbourg appelait Québec 'Ma Ville Eternelle de la nationalité'. (M. Georges Boileau, O.M.I., du Collège Mathieu, dans le Patriote de l'Ouest, 15 décembre 1926).

"Et l'un de vos poètes adressait aux pèlerins de la Survivance des vers gracieux où il chante Québec:

Je te revois sous le soleil
Qui dore tes lys et tes roses;
Ecrin, où, d'un passé vermeil,
Toutes les perles sont encloses...

(Miguel Lerène, dans le Patriote de l'Ouest, 15 déc., 1926).

"De tout cela, Messieurs, nous vous remercions; de cette fidélité à nous revenir, et de ce culte que vous gardez pour notre vieille province, pour la terre ancienne qui a porté les berceaux de vos pères, et qui porte toujours, qui fait sans cesse refleurir toutes les espérances de son peuple.

"C'est un sentiment qui vous ramène vers Québec, vers vos parents et vers vos amis. Les sentiments parfois sont tangibles, mais le vôtre est un sentiment qui fait partie de votre vie; il n'est pas une émotion accidentelle qui passe et se dissipe avec l'enthousiasme d'un jour.

"Le sentiment de la race dans les âmes bien nées, s'identifie avec elles, et règle ses devoirs.

Notre devoir

"Or, il est un devoir de notre race sur ce continent, un devoir providentiel dont vous êtes, vous, les apôtres et les missionnaires

"Ce devoir, c'est celui de répandre sur notre pays, d'un océan à l'autre, l'influence de sa pensée, de sa foi, de ses ambitions, de son idéal catholique et français.

"Ce devoir, c'est de communiquer par tout le Canada la flamme de vie française qui brûle au foyer de Québec; ce devoir c'est de créer, dans l'immense pays que nous habitons, dans toutes les provinces de ce pays, où d'ailleurs nous fûmes les découvreurs et les précurseurs, des centres de distribution de notre esprit, de notre mentalité, de nos traditions, de nos influences religieuses et nationales.

"Etre dans la masse lourde et encore informe de toutes les races qui se rencontrent chez nous, le levain actif qui la pénètre et la transforme, et qui lui donne une âme meilleure, voilà notre devoir, parce que voilà notre mission et la vocation de la race française en Amérique.

"Ce devoir, vous le remplissez vous, nos frères de l'Ouest, avec un courage qui vous donne de la fierté. Nous savons vos luttes, pour la conservation de votre langue, pour l'éducation et l'instruction françaises de vos enfants, pour l'école dont vous voulez être le prolongement et comme l'image de vos foyers. Nous savons tout cela; et c'est de tout cela que nous vous remercions, ce soir.

"Il importe que la vie française dont vous êtes les fidèles missionnaires ne change pas dans l'Ouest sa nature, ne modifie pas ce qui lui est essentiel, à savoir, la foi, la langue, les traditions. L'expansion d'une race l'expose à une déperdition de ses énergies et de sa vie.

"Nous voulons, nous au foyer de Québec conserver intactes ces énergies et cette vie séculaire vous voulez, vous, dans l'Ouest, les grouper en faisceaux infrangibles. Rencontrons-nous donc souvent: rapprochons les distances qui nous séparent. Mêlons nos âmes et nos pensées; multiplions les pèlerinages de survivance, vous vers l'Est, nous vers l'Ouest; échangeons souvent avec des poignées de mains fraternelles, nos communes ambitions: aidons-nous par de communs et généreux sacrifices; et nous aurons fait plus que des gestes qui passent, nous aurons contribué à faire une oeuvre qui demeure."

LA VIERGE AUX COLOMBES

Légende

C'était en Egypte, pendant l'exil de la Sainte Famille. La Vierge assise sous un palmier auprès d'une fontaine, auprès de Memphis, tissait une tunique sans couture pour son cher enfant.

Jésus, qui avait quatre ans depuis Noël, jouait avec des enfants de son âge. Ils étaient tous noirauds. Lui, avait le teint rose, légèrement doré par le soleil d'Afrique, avec de légères boucles blondes qui retombaient sur son cou.

Les petits Egyptiens s'amusaient à pétrir des oiseaux avec de la terre glaise. Ils faisaient des passereaux, des colombes, des corbeaux, des ibis, raides, uniformes, grossiers, mais dont ils étaient très fiers. Ils défièrent l'Enfant Jésus d'en faire d'aussi beaux.

Celui-ci prit de la terre et bientôt sortirent de ses mains 2 petites colombes; elles étaient si mignonnes, si gentilles, avec un bec si fin, des pattes si fluettes, des plumes si bien imitées que les camarades de Jésus poussèrent des cris d'admiration. Marie elle-même ne put s'empêcher de dire: Quel dommage qu'elles ne soient pas en vie.

—Mère, dit l'enfant, qu'il soit fait selon votre parole! Et il souffla sur les oiseaux de terre. Et voilà que tout à coup, leur teinte grise blanchit à vue d'oeil; on eût dit des plumes de neige avec des pattes et un bec roses et des petits yeux ronds comme des diamants noirs cerclés de rubis. Puis les deux ailes se soulevèrent et battirent gracieusement. Des roucoulements délicieux se firent entendre.

La bande enfantine resta quelque temps dans la stupeur, saisie par ce prodige inouï; mais bientôt elle se mit à hurler de joie, et à danser autour de la fontaine.

Et voici que l'une des colombes s'envola et alla se poser sur l'épaule de Marie. Elle semblait tout heureuse et se trémoussait d'aise sous les caresses de la mère de Dieu.

L'autre, au contraire, alla se percher sur un palmier. Marie avait beau l'appeler, elle faisait la fière et ne voulait pas descendre.

Bientôt, entendant caqueter dans le voisinage, elle alla se poser sur le toit d'un temple païen où de vilains oiseaux, mal élevés et grossiers s'ébattaient. Elle fut d'abord bien accueillie: coquette et vaniteuse, elle se rengorgeait comme une petite folle quand on la complimentait sur son plumage. Mais bientôt cela tourna mal. Il y eut des disputes à propos de rien; elle se fit battre; un vieux corbeau la foula aux pattes et la roula dans la gouttière où coulait une eau noirâtre.

Le soir, elle revint au logis de la sainte Famille, mais hélas! toute sale, toute ébouriffée; elle avait perdu les plus belles plumes de sa queue. Elle frappa timidement à la fenêtre du bout de son bec. Saint Joseph vint lui ouvrir.

Jésus eut la bonté de lui donner un bain, de lui lisser ses plumes; il remit même celles qui manquaient. Il la fit manger avec sa compagne. Puis il lui fit une sérieuse admonestation. Prends garde, lui dit-il, tu n'aimes pas ma mère: c'est un mauvais signe pour une colombe! Tu vas folâtrer avec les vilains oiseaux païens de Memphis, au lieu de rester ici, comme ta gentille petite soeur: c'est dangereux! Il y a surtout l'épervier Horus que les Egyptiens adorent et qui est le diable en plumes et en os; s'il t'aperçoit il te mangera.

L'autre colombe donna aussi de bons conseils à la prodigue. Celle-ci fit de belles promesses. Mais le lendemain matin, quand on ouvrit la fenêtre elle partit et passa toute la journée en mauvaise compagnie.

(Suite page 3)

LA VIERGE AUX COLOMBES

Légende

(Suite de la page 2)

pagnie. Le soir elle était dans un piteux état; elle revint éreintée, sale à faire peur, à moitié déplumée, avec des caillots de sang à la poitrine. Elle n'osait frapper à la fenêtre et alla se percher sur un arbre. Marie, qui la vit,en eut pitié et lui fit signe de venir. Elle ne descendit pas, Jésus l'appela, mais en vain. Joseph posa une écuelle de grains sur la fenêtre. Elle résistait encore.

Et voilà que tout à coup un grand épervier roux, parti du temple d'Horus, vint à planer au-dessus de l'arbre. Lentement, lentement, il traçait des orbes de plus en plus rétrécis, se rapprochant insensiblement de la pauvrette qu'il couvrait de ses yeux flamboyants. La malheureuse était fascinée: la tête levée, tremblant de tous ses membres, elle regardait le rapace sans pouvoir bouger de place, ni même détourner la tête. Puis brusquement, il s'abattit sur elle, la saisit dans ses serres et l'emporta dans son aire, où il la dévora. L'autre colombe, doucement posée sur l'épaule de Marie, avait assisté à ce drame; elle en était tout émue et son petit coeur palpitait sous sa gorge.—Mignonne, lui dit Jésus, n'oublie jamais ce que tu as vu. C'est l'image de la vie humaine. L'éperver, c'est le démon, la colombe, c'est l'âme. Toute âme qui aimera ma Mère comme toi et qui s'abritera sous sa protection n'aura rien à craindre du démon. Au contraire, toute âme qui comme ta méchante soeur méprisera Marie, le diable fondra sur elle et l'emporta dans son aire, dans l'enfer, pour la dévorer.

La petite colombe blanche fit signe qu'elle avait compris et se blottit, affectueuse et confiante, sur les genoux de Marie.

Chanoine S. COUBÉ.

A DÉCOUPER — A DÉCLAMER

LES ÉLÉPHANTS

Le sable rouge est comme une mer sans limite,
Et qui flambe, muette, affaissée en son lit.
Une ondulation immobile remplit
L'horizon aux vapeurs de cuivre où l'homme habite.

Nulle vie et nul bruit. Tous les lions repus
Dorment au fond de l'antre éloigné de cent lieues,
Et la girafe boit dans les fontaines bleues,
Là-bas, sous les dattiers des panthères connus.

Pas un oiseau ne passe en fouettant de son aile
L'air épais, où circule un immense soleil.
Parfois quelque boa, chauffé dans son sommeil,
Fait onduler son dos dont l'écaille étincelle.

Tel l'espace enflammé brûle sous les cieux clairs.
Mais, tandis que tout dort aux mornes solitudes,
Les éléphants rugueux, voyageurs lents et rudes,
Vont au pays natal à travers les déserts.

D'un point de l'horizon, comme des masses brunes,
Ils viennent, soulevant la poussière, et l'on voit,
Pour ne point dévier du chemin le plus droit,
Sous leur pied large et sûr crouler au loin les dunes.

Celui qui tient la tête est un vieux chef. Son corps
Est gercé comme un tronc que le temps ronge et mine;
Sa tête est comme un roc, et l'arc de son échine
Se voûte puissamment à ses moindres efforts.

Sans ralentir jamais et sans hâter sa marche,
Il guide au but certain ses compagnons poudreux;
Et, creusant par derrière un sillon sablonneux,
Les pèlerins massifs suivent leur patriarche.

L'oreille en éventail, la trompe entre les dents,
Ils cheminent, l'oeil clos. Leur ventre bat et fume,
Et leur sueur dans l'air embrasé monte en brume;
Et bourdonnent autour mille insectes ardents.

Mais qu'importent la soif et la mouche vorace,
Et le soleil cuisant leur dos noir et plissé?
Ils rêvent en marchant du pays délaissé,
Des forêts de figuiers où s'abrita leur race.

Ils reverront le fleuve échappé des grands monts,
Où nage en mugissant l'hippopotame énorme,
Où, blanchis par la lune et projetant leur forme,
Ils descendaient pour boire en écrasant les joncs.

Aussi, pleins de courage et de lenteur, ils passent
Comme une ligne noire, au sable illimité;
Et le désert reprend son immobilité
Quand les lourds voyageurs à l'horizon s'effacent.

Leconte de LISLE.

DISCOURS DE MGR COMTOIS AUX VOYAGEURS DE LA SURVIVANCE

"Je suis heureux dit-il, de saluer avec une grande effusion de coeur les pèlerins de la Survivance française. C'est un honneur d'être l'interprète de Sa Grandeur Mgr F.-X. Cloutier pour vous souhaiter la plus enthousiaste, la plus chaude et la plus cordiale bienvenue. C'est une bonne inspiration qui vous a amenés au foyer de la race canadienne-française à l'occasion des fêtes de Noël et du jour de l'An pour réchauffer votre patriotisme, rafraîchir vos souvenirs, raffermir les liens de solidarité qui doivent unir les uns aux autres tous les membres de la grande famille canadienne-française.

"L'Eglise des Trois-Rivières reconnaît en vous quelques-uns de ses enfants. Elle voit en tous des parents." Sa Grandeur développe cette pensée, en prouvant cette affirmation par l'identité d'origine, de langue et de foi et après avoir rappelé divers souvenirs de nos origines françaises que l'on retrouve aux Trois-Rivières, l'orateur sacré s'écrie: "Mais ce cachet français est surtout marqué dans nos coeurs." La province de Québec est le foyer du patriotisme canadien-français et le sera toujours.

Il est un principe en philosophie qui dit que "la chose qui donne l'être donne aussi le complément de l'être." En regardant Québec votre nationalisme se purifiera. Mais Sa Grandeur déclara s'inscrire ici en faux contre ceux qui voudraient circonscrire notre patrie à la seule province de Québec. **Notre patrie s'étend, au contraire, par tout le Canada.** Ce sont les nôtres qui l'ont ouvert à la civilisation et qui l'ont ordée. C'est notre patrie par droit du premier occupant et par les droits acquis. Par la foi des traités nous avons **le droit de réclamer partout le respect de notre nationalité intégrale. Nous avons le droit de parler et de penser en français.**

L'orateur rappelle ici les luttes héroïques "que nous avons suivies avec intérêt et émotion, avec indignation pour l'adversaire." Nous avons conscience que les luttes que vous soutenez là-bas sont nos luttes, vos défaites sont nos défaites et vos victoires sont nos victoires. Vous êtes à l'avant-garde, quand on vous attaque, on nous attaque. Avons-nous toujours compris cela dans la province de Québec? Je n'oserais pas répondre pour tous. Mais je puis dire avec beaucoup de vérité que **le première ligne de défense du Canada français est en Alberta.**

L'orateur rappelle que dans la cathédrale qui abrite les pèlerins Mgr Laflèche faisait autrefois résonner sa voix en faveur des minorités, et il ajoute qu'il peut rendre témoignage que l'épiscopat a toujours fait son possible. On dit qu'il n'y a rien sur terre sans raison. Il faut donc en conclure à une cause surnaturelle pour expliquer le miracle de la Survivance du petit groupe français qui restait au pays après la Conquête.

Si nous avons pu garder notre entité nationale, si nous avons pu résister au flot de l'immigration, c'est que le doigt de Dieu est là. Il nous a détachés du tronc principal juste avant la grande révolution de France. Si Dieu a agi ainsi, c'est qu'il a des desseins sur nous, et que nous avons une mission. C'est la volonté du ciel que nous survivions, et ce fut aussi la volonté de nos pères au lendemain de la conquête, alors qu'ils se réunirent pour se demander ce qu'ils feraient. "Ils décidèrent de vivre et ils vécurent."

Sa Grandeur termine en exhortant chacun à être fidèle à la mission d'apôtre que la Providence nous a destinée. Si la volonté de Dieu veut que nous y ajoutions la nôtre, nous sommes sûrs de vivre.

PAS DE COMMERCE SANS PUBLICITÉ

Si vous avez quelque chose à vendre, faites une annonce.

Si vous avez quelque chose à acheter, faites une annonce.

Et vous recevrez toujours des offres avantageuses, car il y a quelque part quelqu'un qui, comme vous, cherche à vendre ou à acheter.

A PROPOS DE CALENDRIER

St-Télesphore, protégez-nous

Lorsque le prêtre qui présida à mon baptême m'octroya ce nom baroque de Télesphore qui lui était soufflé par mon parrain, je me mis, paraît-il, à crier comme un beau diable, en guise de protestation, mais quelques grains de sel sur la langue me firent taire et Télesphore je demeurai pour la vie.

A quelque chose malheur est bon car mon prénom ne figurant pas au calendrier, j'y gagnai de ne pas voir ma porte assaillie par un tas de cousins et cousines. C'était trop beau pour durer.

Il y a trois ans — c'était le 29 février, une jeune fille entra en coup de vent chez moi, me sauta au cou, m'embrassa et, un bouquet à la main me débita la phrase consacrée: "Mon cher cousin, je vous souhaite une bonne fête, une excellente santé, tout ce que vous pouvez désirer et le Paradis à la fin de vos jours."

Ainsi soit-il, répondis-je ahuri, mais le plus tard possible.

Ma visiteuse était une petite cousine que je connaissais très vaguement. Elle était gentille, fraîche comme une rose de mai, des yeux, je ne vous dis que ça, mais ce qui m'aguichait surtout, c'était son nez, un petit nez fripon, retroussé, coquin à faire damner tous les saints et, à plus forte raison, ceux qui ne le sont pas.

—Comment, ma fête! balbutiai-je, j'ai donc une fête moi? on ne m'a jamais dit ça.

—Tenez, voici l'Almanach: c'est imprimé, donc, c'est vrai.

Et elle me tendit l'Almanach qui mentionnait effectivement: 29 février, saint Télesphore.

—Je ne m'attendais pas, lui disje, à une aussi aimable visite; j'en suis touché et vous me permettez de vous envoyer un petit souvenir en l'honneur de saint Télesphore.

Les beaux yeux et le petit nez polisson se retirèrent et, le jour même je leur fis parvenir un compliment quelconque et une boîte de dragées.

Bon! pensai-je, mon saint patron n'est qu'un saint bissextile et j'en ai pour 4 ans avant de revoir le petit nez coquin. Tant mieux d'un côté, tant pis de l'autre, puis je pensai à autre chose.

L'année suivante, le 4 mars, comme je m'apprêtais à sortir de chez moi, une jeune fille entre en coup de vent: "Mon cher cousin, je vous souhaite une bonne fête, une excellente santé..." et patati patata... le Paradis à la fin de vos jours.... C'était le nez fripon de l'année dernière qui revenait un peu plus retroussé, un peu plus charmant.

—Ah! ça, finis-je par dire, ce n'est pourtant pas le 29 février?

—Certainement non, mon cousin, mais l'almanach annonce que c'est aujourd'hui la saint Télesphore; voyez plutôt.

Je n'y comprenais rien du tout, mais à quoi bon comprendre.

La brunette partie, une idée me trotta dans la tête. Ce Télesphore-là, me disais-je, est un saint sauteur; il passe d'un mois à l'autre sans crier gare, alors qu'il n'a jamais fait parler de lui auparavant.

Je fus voir l'imprimeur mon ami et lui demandai si c'était le premier ministre ou notre évêque qui lui communiquait les noms des saints à insérer.

—Ah! gredin, me dit-il, en éclatant de rire lorsque je lui exposai mon cas, vous pouvez dire qu'on pense à vous. Il y a 3 ans une jeune fille venait me demander de faire figurer St-Télesphore, dans mon Almanach. J'y consentis d'autant plus facilement que l'année était bissextile et que je disposais d'une place vide. L'année suivante, la même jeune fille me priait de donner encore l'hospitalité à son saint préféré. Ah! dame, c'était plus difficile cette fois, il n'y avait pas de 29 février. Il fallait donc déshabiller saint Pierre pour habiller saint Paul, expulser un saint pour loger Télesphore.

Je lui représentai que je ne pouvais pas révolutionner ainsi mon calendrier et me mettre en délicatesse avec un saint qui après tout ne m'avait jamais rien fait; mais la coquine a tellement insisté: "Si vous saviez comme le Télesphore que je connais est gentil et combien je l'aime." Bref, pour avoir la paix, j'ai prié saint Melchiade de déguerpir et j'ai mis Télesphore à sa place. Mais cette fois je l'ai promu inamovible.

Je rentrai chez moi profondément songeur, mon coeur battait la chamare. Toute la nuit je voyais le petit nez retroussé prendre S. Melchiade par le bras et le remplacer par S. Télesphore qui me ressemblait comme deux gouttes d'eau.

Le lendemain je me réveillais avec un violent mal de tête; mais aujourd'hui cela va mieux et même tout à fait bien car je vais épouser le petit nez polisson. Que S. Melchiade nous pardonne et S. Télesphore nous protège tous les deux.

Georges LEFEBVRE.

QU'ON LISE LES JOURNAUX FRANÇAIS DE L'OUEST!

L'**Action Catholique** (Ferdinand Bélanger):

La visite des pèlerins de la "Survivance française" dans le Québec, comme le pèlerinage de la "Liaison française" dans l'Ouest sont des beaux moments d'allégresse patriotique. Il en faut admirer la verve et la bonne foi. Ce sont des sortes de récollections pour la nation canadienne-française. Mais pour ne pas perdre les vertus précieuses de pareils moments il faut les prolonger, leur donner un écho dans des actes quotidiens.

On peut accomplir cette bonne action de mille manières. Il me plaît de marquer davantage celle suggérée à la fois par le R. P. Plourde, O.M.I., de la **Liberté** de Winnipeg, le R. P. Langlois, O.M.I., du **Patriote de l'Ouest**, M. Bugnet, de **L'Union** d'Edmonton: la lecture des journaux que soutiennent à grands frais les minorités du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta.

Combien de Canadiens-français intelligents du Québec peuvent le faire qui négligent de se procurer et de suivre ces vaillants hebdomadaires. Ils privent leur foi patriotique d'un aliment nécessaire et d'un nécessaire aliment aussi les organes de la survivance française dans les prairies.

Chacun peut faire sur ce point son examen particulier.

A NOS AMIS LECTEURS

La publication de L'Union n'est pas une affaire, c'est une œuvre dont nous avons souvent expliqué le but, qui est la cause canadienne-française en Alberta.

Soutenus par les encouragements de tous les vrais patriotes, nous avons fait notre possible, y consacrant une bonne partie de notre argent et de notre temps, afin que vive le journal qui, seul, est capable de lancer dans le grand public de la province, et jusque dans le Québec, jusqu'en Europe, jusqu'en Asie, les voix canadiennes-françaises de l'Alberta.

En conséquence, nous prions tous ceux qui ont à cœur d'aider à nos revendications, qui désirent faire de L'Union un journal de plus en plus indépendant, libre toute entrave, de bien vouloir d'abord payer leur abonnement, puis de nous amener d'autres abonnés.

Tout retard de paiement retarde le développement et du journal et de la cause canadienne-française en Alberta. Regardez la date marquée sur l'adresse collée sur votre journal. Elle indique l'époque du paiement.

Servez-vous de la forme ci-dessous:

Ci-inclus la somme de $..................

pour .... abonnement à L'Union.

Signature ....

Adresse ....

NOS FAITS ET NOS GESTES

EDMONTON

St-Edmond

ELM PARK

Malgré la récente poudrerie et malgré le froid plutôt vif notre soirée coutumière de St-Edmond eut lieu dimanche soir—et au dire de nos plus fidèles habitués—ce ne fut pas une des moins joyeuses.

Voici d'abord les noms des heureux gagnants. Prix de rafle: M. J. Gariépy. Prix d'entrée: Mlle Antoinette Boulanger, tous deux de l'Immaculée Conception. Prix des dames: Mlle Alice Trottier, Mrs Hunt, Mme I. Trottier. Prix des messieurs: MM. Langlois, Léonard Girard, M. Trottier. Autant de contents que de gagnants car les prix étaient fort beaux.

Très gentil le programme qui suivit, très gai aussi. On n'engendre pas la mélancolie à St-Edmond, vous savez. L'auditoire fit bon accueil à M. Ovide Drolet et à ses accompagnateurs M. Leo Girouard, pianiste, M. Johnny Girouard, mandoliniste. A l'un de ses impayables monologues dont il a le secret M. B. Breux ajouta en rappel une chansonnette comi-accompagné par Mlle Marguerite Girouard.

Wanted: a nurse. Comédie interprétée par MM. Albert Morin, Adélard Richer, Ernest Lortie et Philias Richer sut mettre en relief les talents très réels de nos jeunes artistes et pousser au superlatif la bonne humeur de l'auditoire. Le mois prochain ce sera le tour d'une jolie pièce française que nous allons mettre en chantier sans retard. Au revoir donc pour le 20 février! N'oubliez pas la date.

Collège des Jésuites

Nous sommes jusqu'au cou plongés dans les examens du premier semestre: du lundi au samedi, ce ne sont que répétitions et compositions; la vie est loin d'en être plus variée; comme le poète on pourrait la trouver "quotidienne"! mais on nous dit que pour apprendre, il faut répéter: "Repetitio magistra scientiae."

Cependant à travers la monotonie de la répétition, se glissent quelques extra.

Dimanche, malgré le congé de sortie, il nous restait assez de joueurs pour faire face au club de gouret du collège des RR. PP. Franciscains; la lutte fut chaude mais amicale; nous l'avons emporté, mais nous aurions eu sans doute plus de fil retordu si le gardien des but des "Séraphins" en défendant son poste n'eût reçu sur la lèvre un coup de patin qui l'obligea à quitter la glace; ils se reprendront, nous l'espérons.

Dimanche soir, l'orchestre du Collège alla prêter son concours à la séance organisée par la paroisse St-Joachim au profit de l'A.C.F.A.; quelques grands accompagnèrent les musiciens.

UN DÉCÈS

Nous avons oublié de mentionner, la semaine dernière, une triste nouvelle.

M. Henri Baron a eu la douleur de voir mourir sa femme, Madame Marthe Baron, décédée le mercredi de la semaine précédente et dont les funérailles ont eu lieu le samedi suivant, 8 janvier.

Nous offrons à la famille éprouvée nos plus sincères condoléances.

NOUVEL HONNEUR

Nouveau en ce sens qu'il est renouvelé.

Nous avons le plaisir d'apprendre que notre concitoyen, M. Adéodat Boileau, a été réélu président du conseil de la Bibliothèque municipale.

En classe

Le professeur doucement, au candidat:

—Voyons, est-ce que ma question vous embarrasse?

—Mais non.

—Et bien alors?

—C'est la réponse.

LA SOIRÉE DE L'A.C.F.A. A SAINT-JOACHIM

Discours de M. Lefort.—Le Cercle Jeanne d'Arc présente un souvenir à son ancien président

La salle paroissiale était complètement remplie pour la soirée organisée au profit de l'A.C.F.A., dimanche dernier. Tous les canadiens-français de l'ouest avaient répondu à l'appel et quelques personnes des autres parties de la ville, toutefois la salle eut été trop petite pour contenir davantage de monde.

Du programme musical nous pouvons dire qu'il a été très réussi. Mais c'est le discours de M. Lefort qui, sans exagération, a le plus retenu l'attention et le plus fortement remué l'assistance.

M. Lefort en termes choisis avec une netteté, une clarté, une vigueur, qui atteignait parfois à l'éloquence, a fait une exposé saisissant de notre position dans la province.

Débutant par un éloge très mérité au curé, le R. P. Tavernier, pasteur sans peur et sans reproche, patriote désintéressé et sincère, d'un coeur droit et d'un esprit élevé, il le proposa en exemple et cet exorde fut vigoureusement applaudi.

Venant au coeur de son sujet, M. Lefort passe en revue notre position dans la province, il blâme l'apathie des insouciants et leur montre le péril grandissant de notre absorption, si nous ne nous groupons pas. Il retrace les efforts du Cercle Jeanne d'Arc et la fondation de l'A.C.F.A. et demande dans une péroraison éloquente, passionnée, et qui a soulevé un tonnerre d'applaudissements, que chaque **Cercle paroissial** apporte sa contribution pour soutenir l'oeuvre et assurer le paiement des dépenses nécessaires.

Beaucoup de choses seraient à reproduire des vigoureuses paroles de l'orateur mais nous livrons aux méditations celles-ci que nous avons retenues:

"Nous ne prétendons pas diriger le diocèse ni nommer les curés, mais nous avons la responsabilité de l'éducation de nos enfants; et nous, pères et mères de famille, tenons à leur assurer l'enseignement de la langue française, et à l'exiger partout où c'est possible à l'école. Si nous manquons à notre devoir sous ce rapport ce seront nos enfants eux-mêmes quand ils seront grands qui nous maudiront de n'avoir pas su leur conserver l'héritage national et français que depuis trois cents ans notre race a maintenu au Canada."

A la suite de ce discours le Dr Petitclerc en quelques mots bien choisis félicita l'orateur et lui remit au nom du Cercle Jeanne d'Arc, dont M. Lefort fut le président pendant quatorze ans, les insignes en argent des Palmes Académiques à lui attribuées par le Gouvernement Français l'été dernier.

Très ému par cette surprise, M. Lefort, dans une réponse improvisée et pleine de coeur, fit ressortir combien nous sommes toujours attachés à la France, qui, malgré ses soucis et les problèmes européens, suit encore à l'autre bout du monde les travaux de ses enfants.

Il termina en rappelant un des plus beaux passages du livre de feu Louis-F. Rouquette dans "L'Épopée Blanche."

La musique du Collège des Jésuites, les élèves des Soeurs de l'Assomption, la chorale de M. Pepin, Mlles B. et G. Lemay, A. Couturier, M. Ferguson, G. Baril, le R. P. Valiquette, M. et Mme Boissonnault, contribuèrent avec talent au programme musical. Le Dr J.-A. Amyot présidait.

On remarquait parmi les invités M. le député Gibbs et Madame, les Pères Jésuites, les Soeurs de l'Assomption, les Pères Franciscains, et plusieurs membres du clergé.

La quête a rapporté environ $100.00 au profit de l'A.C.F.A.

COIN DES

BONNES AMIES

BANQUET ANNIVERSAIRE

Les Bonnes Amies... Les Bonnes Amies
Sont Réunies... sont réunies:
Ce qu'elles pensent des maris.
Bien fin qui le saura!

* * *

Oui, comme dit le refrain, les Bonnes Amies étaient toutes réunies dans une des vastes salles du Château Macdonald, mardi soir, pour célébrer dignement le premier anniversaire de la fondation de leur société.

Et c'était vraiment un joli coup d'oeil de voir cet ensemble de jeunes filles aux toilettes de nuances harmonieuses, tel un parterre de fleurs, et aux gentils minois animés par la perspective d'un succulent banquet. Autour des tables, les convives se groupèrent, au nombre d'une quarantaine, pour déguster le menu savamment élaboré. Rien n'y manquait! jusqu'aux cigarettes parfumées, gracieusement offertes par la présidente, et qui causèrent une joyeuse surprise.

Puis vint le moment solennel des toasts. Après les santés silencieuses au Pape et au Roi, la présidente, Mlle Yvonne Sylvestre, exposa le travail intense, accompli durant l'année écoulée, dans un toast sur "Notre Cercle," qui reçut les applaudissements les plus enthousiastes. Et Mlle Cécile Brissette rappela au souvenir les Bonnes Amies absentes y compris celles qui "se sont lancées dans un petit club matrinonial." Les messieurs ne furent pas oubliés: Mlle Toto Tessier, dans un discours très spirituel, dévoila à son auditoire que "nous autres, femmes, nous n'avons en somme que du mal à dire des hommes, quand on veut parler franchement," ce qui ne l'empêcha pas de proposer de boire à la santé de ces messieurs! Mlle Litta Martin proposa la santé de "La Presse" et exprima une sincère reconnaissance aux divers journaux pour "la courtoisie invariable qui nous a été accordée et la sympathie qui, en tout temps, a été témoignée." Mlle Albertine Lessard retraça le rôle des jeunes filles canadiennes au foyer. Ce discours, plein d'apropos et d'un style clair et précis, fut très goûté.

La secrétaire, Mlle Gertrude Baril, à son tour demanda la parole et félicita Mlle Yvonne Sylvestre de son habile direction, de son inlassable dévouement et du succès infailliblement remporté dans chacune des nombreuses organisations de l'année qui vient de se terminer. Et, joignant le geste à la parole, Mlle G. Baril offrit à Mlle Sylvestre une gerbe de fleurs comme témoignage tangible de la reconnaissance des Bonnes Amies.

Lecture fut ensuite faite des divers rapports: aperçu général par la secrétaire, Mlle G. Baril; financier par la trésorière, Mlle G. Mercier; et social, par la présidente du comité, Mlle Yvonne Sabourin.

Puis on procéda aux élections. Malgré le désir persistant des membres de conserver leur présidente pour l'année 1927, Mlle Y. Sylvestre ayant décliné cet honneur, Mlle G. Baril fut élue à une grande majorité pour lui succéder. A l'unanimité, Mlle Y. Sylvestre fut élue présidente d'honneur; puis Mlle G. Tessier, vice-présidente; Mlle Sylvestre, trésorière; et Mlle M. Jenvrin, secrétaire. Mlles Cécile Brissette, Laura Bernier et A. Couturier furent choisies comme directrices.

Le calme rétabli, on entonna la "Chanson des Bonnes Amies," celle-ci fut suivie d'un programme musical, auquel contribuèrent Mlles Bérangère Mercier, Annette Pepin, Albertine Lessard et Antoinette Couturier. Ces morceaux choisis furent très appréciés et terminèrent agréablement la soirée.

NOUVELLES RÉGIONALES

Beaumont

Lundi, 10 janvier, Monsieur Léopold Magnan et Mademoiselle Eulalie Magnan ont été unis solennellement dans les liens sacrés du mariage. Les deux conjoints sont des enfants de Beaumont. Leurs familles sont parmi les plus anciennes et viennent de St-Pierre-Baptiste, de la province de Québec.

Comme M. Léopold Magnan appartient à la fanfare de Beaumont, tous les musiciens ont voulu rehausser la cérémonie en jouant 3 de leurs plus beaux morceaux.

Nos deux nouveaux mariés resteront à Beaumont où ils fonderont un nouveau foyer. Nous leur souhaitons beaucoup de bonheur.

* * *

Lundi 17 janvier a eu lieu le mariage de deux autres enfants de Beaumont: Monsieur Ernest Gobeil et Mademoiselle Angéline Bilodeau. Ce sont aussi deux des plus anciennes familles de la place. La famille Bilodeau vient de St-Evariste-le-Beauce et celle de M. Gobeil vient de Bagotville dans le comté de Chicoutimi.

La cérémonie a eu lieu à 10 hrs. et de nombreux parents et amis étaient présents à la grand'messe. Plusieurs morceaux de circonstance furent chantés. Nos deux mariés restent à Beaumont; nous leur souhaitons beaucoup de bonheur.

* * *

Mardi 18 janvier ont eu lieu les funérailles de Monsieur Alex Ménard. Il a succombé à une longue et douloureuse maladie qu'il a supportée avec un courage chrétien qui a édifié tous ses nombreux amis. Il laisse pour le pleurer sa femme et trois enfants. Nous offrons à la famille éprouvée nos plus sincères condoléances.

* * *

Dimanche prochain, nous aurons une belle soirée familiale organisée par Monsieur William Goudreau. Il y aura de beaux prix et le programme sera fourni par les élèves de l'école Charest sous la direction de Mlle Lambert dont le dévouement et le talent sont appréciés de tous. Venez nombreux!

Correspondant.

Legal

Soirées. — Le concert préparé par les enfants de l'école du village et annoncé pour dimanche 16 janvier, fut réussi à tous points de vue, malgré la température hivernale de la soirée. Les bonnes religieuses et maîtresse n'avaient rien épargné pour que chaque numéro du programme fut rendu impeccablement. Presque la totalité des enfants y prirent part. Il y eut du chant, de la déclamation, des saynètes, un "drill' charmant, intitulé la marche des banderolles, et comme clôture, un magnifique tableau parlé, les voix de Jeanne d'Arc. C'était impressionnant, et l'assistance fut unanime à louanger les maîtresses et leurs pupilles. Les bonnes Soeurs savent toujours faire un choix si judicieux des saynètes et récitations, qu'il y a dans chaque numéro une morale instructive et pour les enfants et pour les assistants. Sincères félicitations aux organisatrices de ce charmant concert, d'autant plus que le but est tout à fait appréciable: celui de recueillir des fonds pour procurer des jeux de récréation aux enfants de l'école. A quand le prochain concert?

Dimanche prochain, 23 janvier, soirée familiale donnée par Messieurs les marguilliers. Partie de cartes avec de beaux prix, et concert musical. Qu'on se le dise. 8 hrs, salle paroissiale.

Malades. — Mme Ubald Martel est revenue de l'hôpital, heureuse de se retrouver à la maison après de 14 jours d'absence.—Madame Louis Bachand, souffrante depuis quelques semaines, s'est fait mener chez son fils Alphonse au village, où elle se trouvera plus proche du docteur.—Madame Jos Lessard a été emmenée à l'hôpital de la Miséricorde, mais les dernières nouvelles reçues sont excellentes.—André Poirier a été opéré de l'appendicite. L'opération, avec anesthésie locale, a très bien réussi. Il est à l'hôpital Général.

Nouvelles recrues. — Floribert Lafond, auparavant de Morinville, et qui s'était rendu dans l'Est, avec le projet d'y résider, en est revenu et a pris résidence à Legal avec sa famille. Bienvenue!—Le jeune Marcel Maysembourg, 6 ans, est arrivé tout frais d'Europe, où son père était allé le chercher. La famille Maysembourg est originaire du Luxembourg, et se trouve à Legal depuis un an, propriétaire d'un beau quart de section, 5 milles à l'ouest du village.—Mr Brisset, un vieux de la place est arrivé de Montréal, où il s'ennuyait de l'Ouest. La dernière fois qu'il se trouvait à Legal, c'était il y a six ans; il y a trouvé un gros changement. Malgré ses 73 ans, il est encore alerte et d'une humeur, on ne peut plus gaie. Son premier voyage dans l'Alberta, fut, il y a bien des années, alors qu'Edmonton était à l'état d'embryon avec ses 400 habitants, et de Calgary, il dut se rendre en voiture. Mr Brisset, n'est qu'en promenade, mais, qui sait, il changera peut-être d'idée. La chose s'est déjà vue.

Elections. — A une assemblée des contribuables de l'école du village, Polydore Massie a été élu conseiller à l'unanimité, en remplacement de W. Mercier, sortant.—Après la grand'messe, dimanche, les paroissiens ont élu, aussi à l'unanimité, Jean Rivard, marguillier, pour prendre la place de Emile Casavant, qui sort de charge.

Baptêmes.—Marie Cécile Charlotte, née de Robert Hélie, maître d'école de St-Emile, et Aurica Léger. Parrain et marraine, Henri Casavant et son épouse.—Marie Poméla Jeannette, née de Arthur Dufresne et de Marie-Louise Garneau. Parrain, Alphonse Garneau, marraine, Dame Vve Séraphin Garneau.—David Hilaire Henri, né de David Leblanc et Clara Grove. Parrain et marraine, Henri Lefebvre et son épouse.

Décès.—Le bébé de M. et Mme Adrien Leduc, âgé seulement de cinq jours. Sincères condoléances.

Correspondant.

Thérien

Ce fut une journée chaude à Thérien que celle du 8 courant, si chaude que le lendemain les têtes n'étaient pas encore refroidies et que plusieurs visages en resteront rouges pour un certain temps.

C'était l'assemblée annuelle du district scolaire. On prévoyait que deux Canadiens-français brigueraient l'honneur d'être élus commissaires; mais on ignorait, généralement, qu'une troisième candidature, celle d'un Anglais devait surgir.

C'est cependant ce qui arriva. L'un des Canadiens se retira alors, laissant en présence: M. O. Langdeau et M. Crothers.

L'assemblée était en grande majorité canadienne-française: M. Langdeau devait donc logiquement triompher de son adversaire. Il fut cependant battu par 4 voix: 19 à 23.

M. O. Langdeau était commissaire d'école depuis six ans; il s'était toujours donné à coeur de travailler pour le district scolaire de Thérien, veillait à la bonne administration et à l'enseignement du français. Sa défaite ne le diminue point dans l'estime de ceux qui le connaissent.

Il est simplement regrettable que, devant la surprise du scrutin, personne n'ait eu l'idée de lui proposer un vote de remerciements pour le dévouement dont il a fait preuve pendant ses deux termes de commissaire d'école.

Nul doute que M. Crothers eût été le premier à seconder une telle motion, car il n'est pas nécessaire de le connaître de longue date pour s'apercevoir qu'en ses veines coule du sang des gentilhommes qui, à Fontenoy, disaient: "Messieurs les Français, tirez les premiers."

M. Crothers parle français et il est estimé de tous. Ce sera une agréable surprise de voir un véritable Anglais, protestant, favoriser l'enseignement du français dans une école de campagne où ses enfants auront la bonne chance d'apprendre le français tel qu'il se parle à Montréal, à Bordeaux et aussi, mais oui.. à Paris.

Nos amis de langue anglaise peuvent constater que les Canadiens-français ne demandent qu'à vivre en bonne entente avec eux et à leur donner "fair play."

Les positions redeviennent ce qu'elles furent pendant plusieurs années et ce qu'elles seraient restées si une maladresse, de leur part, ne les avait fait tenter de conquérir la majorité à la commission scolaire.

Il reste, cependant à nos amis anglais et autres un bon et sûr moyen de conquérir cette majorité: c'est de garnir leurs berceaux plus rapidement que nous le faisons nous-mêmes.

C'est un sport qui dure plus longtemps qu'une partie de boxe, il est moins excitant et rapporte beaucoup moins d'argent, mais il exige un effort soutenu et de très longue durée.

Le défi reste posé.

Correspondant.

Picardville

A Picardville de ce temps-ci, c'est assez tranquille. Plusieurs de nos gens sont allés se préparer du bois de construction aux scieries du Nord.

La récolte après tout est assez bonne; on voit encore des gens en conduire des charges aux élévateurs du village. La moyenne dans le district, dit-on, est, pour le blé, de 25 minots à l'acre, (il y a du plus et du moins). Nous avons sujet d'en remercier la Providence. La terre est bonne, l'homme la prépare et sème, mais c'est le bon Dieu qui envoie la chaleur et sa rosée nécessaires à la germination et à la maturité.

Il nous faudrait de nouveaux colons canadiens-français pour notre groupe qui veut vivre, se développer et prospérer. Ceux

(Suite page 5)

ICI ET AILLEURS

NOUVELLES RÉGIONALES

Picardville

(Suite de la page 4)

qui ont l'intention de s'établir sur des terres ou de s'agrandir sont invités à visiter notre district. Ils pourront peut-être y trouver une (ou plus) terre non en glaise mais anglaise à vendre et la rendre française par leur culture à la canadienne. Près de M. Domina Valcourt, le N. E. sec. 22 est à vendre, paraît-il, pour $1,500. (25 acres labour d'été).

Le village possède maintenant un nouveau et grand garage, où les autos pourront trouver à proximité (dans la place) des remèdes à leurs bobos.

Le district Racine a ouvert de nouveau ses classes et nous avons l'avantage d'avoir comme institutrice encore une canadienne-française, grâce au dévouement de nos commissaires. Nos gens doivent faire tout leur possible pour la garder longtemps au milieu de nous.

Nous avons eu une belle Messe de Minuit. Notre dévouée musicienne avait préparé une messe très brève en deux choeurs et l'exécution fut remarquable. Les solos et les cantiques étaient beaux et le St-Enfant-Jésus bénira sans doute ces accents d'allégresse qui résonnent en son honneur, même dans nos modestes campagnes.

Et nous commençons une nouvelle année dans l'espérance que les bons souhaits de M. le Curé seront réalisés, pour le bien de tous.

Correspondant.

LA SITUATION A HANKÉOU NE S'EST PAS AMÉLIORÉE

Hankéou.—L'anixété pour la sécurité des Américains à Hankéou a été éveillée par l'arrivée en face du consulat des Etats-Unis d'un steamer anglais, et l'objuration du consul américain d'embarquer femmes et enfants à bord avec des vivres pour trois jours. Cinquante femmes ont pris place sur le steamer prêtes à partir pour Changhai.

L'exode des Américains se poursuit en dépit des instances d'Eugène Tchen, ministre des affaires étrangères du gouvernement de Canton, pour qu'ils restent. Le message ne mentionne pas directement la situation dans la concession anglaise, mais indique que les Chinois sont encore les maîtres dans cette partie de la colonie étrangère.

ENCORE UN NOUVELLE AFFAIRE D'ESPIONNAGE

Londres.—Une dépêche de Cologne à l'Exchange Telegraph, annonce que la récente affaire d'espionnage de Paris a eu sa contre-partie à Essen.

M. von Luar, employé de confiance dans les établissements Krupp, a été arrêté sous l'inculpation d'espionnage au profit de la France. Il paraît que von Luar a tenté de se suicider dans sa prison.

De plus en plus fort

Un habitant des bords de la Garonne raconte ses aventures:

—Je me trouvais, dit-il, au sommet d'une tour de cent pieds de haut. Je tombe au fond d'une cave. Je me relève... intact.

—Eh bien, réplique un Gascon, j'ai fait plus fort que ça. Je viens de vous entendre, j'en tombe... des nues et je ne me ressens pas même de la secousse.

DÉTENDRE UN LIEN POUR LE CONSERVER

De toutes les opinions émises, jusqu'à ce jour, par la presse étrangère au sujet de la dernière conférence impériale de Londres et de ses conséquences possibles sur l'avenir de l'empire, la plus juste nous paraît être celle du **Correspondant** du 10 décembre dernier, où l'attitude de la Grande-Bretagne vis-à-vis des dominions britanniques est analysée avec une concision, une justesse et une précision remarquables.

Devant la proclamation de l'égalité de statut de toutes les parties de l'empire, nombre de journalistes avaient cru que la puissance britannique était à son déclin. Le chroniqueur politique du **Correspondant,** après avoir analysé plus profondément la situation, déclare nettement qu'il ne faut pas s'y tromper, que la Grande-Bretagne a manifesté, dans les circonstances, une souplesse diplomatique qui pourrait bien avoir pour effet d'affermir le lien impérial, que l'autonomie n'est pas incompatible avec l'union des nations grandies sous l'égide de Londres.

"De ce talent à sauver le fond, au risque de paraître perdre la face, dit-il, l'Angleterre vient de fournir une nouvelle preuve bien intéressante. On a, je crois, jugé un peu sommairement chez nous les résultats de la récente conférence impériale, qui s'est tenue à Londres pour régler les relations des Dominions avec la mère-patrie. L'unité de l'empire n'existe plus, se sont écriés certains, parce que les mots "Royaume uni" disparaissaient du titre de George V et parce que lord Balfour, chargé de définir en quoi consisterait désormais le lien rattachant les Dominions à l'Angleterre, s'exprimait ainsi dans son rapport qui fut adopté le 19 novembre. "Des communautés autonomes à l'intérieur de l'Empire britannique, de rang égal, et d'aucune façon subordonnées les unes aux autres pour ce qui concerne leurs affaires intérieures ou extérieures, quoique unies par fidélité commune à la couronne, et librement associées en qualité de membres du **Commonwealth** des nations britanniques." Des imaginations ardentes ont aussitôt vu l'Australie ou le Canada s'alliant aux Etats-Unis, pendant que l'Angleterre se rapprochait du Japon, et Dublin, dans l'éventualité d'une guerre, prenait parti contre Londres. Evidemment, en théorie, pareil spectacle ne serait pas absolument impossible. Dans la pratique, c'est autre chose. D'abord le gouvernement de chacun des pays de l'Empire, qui ouvrirait des négociation séparées avec un Etat étranger, serait tenu de ne le faire, en vertu de la convention du 19 novembre, qu'après avoir averti et consulté ses associés. Et puis il y a le roi qui est le même pour tous, et qui reste, au sommet de l'empire, comme la clé de voûte...

"Mais la réalité, c'est que l'Empire britannique s'est adapté aux circonstances, aux faits. Depuis la guerre, le gouvernement de Londres était perpétuellement entravé dans sa politique étrangère par le souci de ménager les idées particulières de l'un ou de l'autre des Dominions, et des craquements menaçants, à plusieurs reprises, s'étaient fait entendre dans l'immense bâtisse impériale. Rappelez-vous l'affaire de Tchanak, et même les incidents à propos de Locarno. Il s'agissait d'empêcher les fissures de devenir ruptures, de maintenir à tout prix l'accord indispensable aussi bien à la défense de l'empire dans toutes les mers du globe qu'aux intérêts économiques de l'Angleterre elle-même. **La mère-patrie a jugé que, pour consolider le lien, il était opportun de le détendre, et il semble bien qu'elle avait sauvé l'union en cessant de considérer ses filles comme des colonies subordonnées, en traitant en égaux, sauf l'Inde, les pays grandis sous son égide. Résolution hardie, qui ne prouve pas le déclin, qui peut au contraire accroître la force.** L'expérience de la Grande-Bretagne est à suivre: il n'est pas sûr que d'autres, dans un avenir plus ou moins prochain, n'aient pas à s'en inspirer."

Ces lignes reflètent l'opinion à peu près générale de la presse des dominions. Ceux-ci n'ont pas manifesté un instant le désir de rompre avec la Grande-Bretagne; mais ils se sont tous levés contre l'idée d'être en tutelle. Libres et majeurs dans la grande famille britannique, ils n'ont demandé et conquis que leur autonomie la plus parfaite. Ils respectent le lien impérial comme une force et une garantie; mais, dans la pleine conscience de leur aptitude à se gouverner sans aucune ingérence extrinsèque, ils veulent régler leurs affaires tout seuls, dans l'harmonie des communautés diverses qui n'auront désormais d'autre lien que celui de la loyauté, du bon vouloir et de l'intérêt national et économique.

(Le Soleil).

LES TROUBLES PERSISTENT DANS LES ILES DE LA SONDE

Padang, Sumatra.—Un Certain nombre de manifestations dangereuses survenues dans le district de Siloengkang sur le littoral occidental de Sumatra, a amené la mort de trente insurrectionnistes et l'arrestation de plusieurs autres. Les troubles commencèrent quand des bandes armées d'indigènes attaquèrent des officiers du gouvernement et les casernes de police et coupèrent les lignes télégraphiques en plusieurs endroits.

Ceux qui prirent part au mouvement sont décrits comme étant des communistes, et l'on dit que cette insurrection est dans le genre de celle qui avorta à Java, une autre île du groupe des Indes Occidentales hollandaises, au mois de novembre dernier.

LES ROUTES DE FRANCE

Paris.—Les routes de France sont sorties de la période de guerre dans un état d'usure qui exige un gros effort. Or le prix des matériaux s'est accru dans des proportions considérables; le mètre cube de matériaux servant à la réfection des routes coûtait en moyenne neuf francs 50 en 1913; il coûte aujourd'hui 65 francs. Aussi M. André Tardieu, ministre des travaux publics a-t-il fait adopter par la Chambre un crédit supplémentaire de 130 millions. En 1927 la France disposera d'une somme de 391 millions de francs pour refaire ses routes, au lieu de 265 millions en 1926.

PEAUX ROUGES MODERNES

Dans une nouvelle inédite: "Pierre de Lune," que publie le "Mercure" de France et qui a pour héroïne une étoile de cinéma. M. Blasco Ibanez trace un tableau de Hollywood, la ville du cinéma.

"Près d'Hollywood, dit-il. il a toujours existé une "réduction" d'Indiens un campement au milieu d'immenses prairies occupées par une des plus vieilles tribus de Peaux-Rouges. Le chef de la tribu, à présent, a le téléphone sous sa tente de peaux peinturlurées et lorsqu'une firme cinématographique a besoin de figurants indiens, elle en demande à une agence quelconque, de celles qui recrutent le personnel et celle-ci s'adresse par le téléphone au chef de la "réduction," qu'il s'appelle Aigle Noir ou Oeil de Bison.

"—J'ai besoin pour demain matin de cinquante guerriers avec leurs chevaux, leurs femmes, leurs enfants et leurs chiens.

"Et le lendemain matin, on voit apparaître devant le studio l'escadron tatoué et empanaché. Avec le mimétisme extraordinaire des peuples primitifs, les Peaux-Rouges ont fini par imiter les gestes et les artifices professionnels des artistes cinématographiques. Certains d'entre eux se costument en indiens que lorsque l'exigent leurs rôles. Pour le reste, ils sont devenus les clients des meilleurs tailleurs de la ville et ils mènent une existence identique à celle des hommes blancs."

OVILA CHEZ SON PÈRE

Holyoke, Mass.—Jack Delaney (Ovila Chapdelaine), champion mi-lourd du monde, a passé le Jour de l'An ici chez ses parents. Le matin, il a assisté à la messe, et le midi, il a pris le dîner chez son père en compagnie de sa mère et de ses frères. Alors que la famille se tenait debout autour de la table, avant le repas, le père Chapdelaine a remercié ses enfants de s'être réunis chez lui en cette circonstance, et il a fait une mention spéciale d'Ovila qui a refusé une somme d'environ $20,000 pour se battre à Chicago, le Jour de l'An, préférant venir voir son vieux père que de gagner une forte somme d'argent.

Le champion Ovila Chapdelaine a répondu qu'il n'avait fait que son devoir en venant demander la bénédiction de son père le Jour de l'An, et que tout ce qu'il est aujourd'hui c'est à son père qu'il le doit. "Chaque année, et j'espère pendant longtemps encore," ajouta-t-il, "je me ferai toujours un plaisir de venir m'asseoir à la table familiale, et de passer le Jour de l'An avec vous.' Et comme chacun s'asseyait après ces paroles, le champion Ovila Chapdelaine glissa dans l'assiette de son père, comme cadeau du Jour de l'An un chèque accepté de $5,000.

Dans le courant de l'après-midi, Ovila Chapdelaine a assisté à une séance de boxe entre amateurs et a causé familièrement avec toutes ses connaissances et amis. Chacun a pu constater que le succès, la fortune et la gloire n'ont pas tourné la tête du champion qui est aujourd'hui aussi modeste et aussi accueillant qu'à ses débuts dans l'arène. La foule a réclamé un discours du champion. Ovila Chapdelaine a répondu à ce désir en priant l'annonceur de souhaiter en son nom une bonne et heureuse année à tous les spectateurs.

PROJET DE ROUTE TRANSAMÉRICAINE

Washington.—Le Congrès a été invité à autoriser des négociations en vue de la construction d'une grande route internationale qui rélierait les capitales du Canada, des Etats-Unis et des dix-sept républiques de l'Amérique Centrale et de l'Amérique Méridionale, et la proposition a été soumise à la Maison Blanche. Le bill ne comporte aucune appropriation, mais pourvoit aux salaires et dépenses d'une commission de trois membres qui étudiera quels peuvent être les meilleurs points de jonction entre les divers pays. En plus des trois membres, le président du cabinet fera partie de cette commission ex officio.

L'OCCUPATION DU NICARAGUA PAR LES AMÉRICAINS

Managua, Nicaragua.—Les marins américains sont de nouveau dans Managua. Cent cinquante marins du croiseur américain Galveston, sous le commandement du lieutenant-commandant W.-R. Richardson, ont été conduits ici pour garder la légation américaine. Le vice-amiral Latimer, qui commande les navires de guerre des Etats-Unis actuellement ancrés dans les eaux du Nicaragua, a reçu instruction de saisir toutes les armes débarquées dans le Nicaragua par des personnes non autorisées à le faire.

Six autres navires de guerre américains étaient en route, ou se préparaient à partir pour aller renforcer l'escadre dans les eaux du Nicaragua sous le commandement du vice-amiral Latimer. Ces navires portent une force expéditionnaire de 400 marins et comprennent deux croiseurs, trois destroyers et un sous-marin.

LA GUERRE DU NICARAGUA

Mexico.—M. Espinosa, ministre des affaires étrangères du gouvernement libéral du Nicaragua, a notifié à Pedro Zepeda, agent libéral à Mexico, que les Libéraux ont défait les Conservateurs à Telica, près de Leon, leur enlevant un matériel considérable.

L'AMBASSADE CANADIENNE A WASHINGTON EN FÉVRIER

Toronto.—Dans ses pages de nouvelles le "Star" de Toronto disait que l'ouverture de la légation canadienne à Washington aura probablement lieu en février et qu'on se prépare rapidement pour permettre au ministre plénipotentiaire, M. Massey, d'être en mesure de répondre à la masse de communications que l'on reçoit déjà de toutes les parties du Canada et des Etats-Unis.

On prévoit que la légation canadienne aura les bureaux les plus actifs à Washington. On fait remarquer que les Etats-Unis et le Canada sont les deux pays dont le commerce mutuel est le plus élevé au monde. Déjà l'ambassade britannique a rapporté que la majorité des affaires qu'elle transige depuis de nombreuses années sont des affaires canadiennes. Et depuis qu'on a nommé un ministre canadien il y a un regain d'intérêt et on soumet un plus grand nombre de questions au nouveau représentant.

Government Liquor Control Act of Alberta

DEMANDE D'UNE LICENCE DE BIÈRE

AVIS PUBLIC est par les présentes donné que le soussigné a l'intention de faire application à l'ALBERTA LIQUOR CONTROL BOARD pour une licence pour vendre de la bière au verre, ou en bouteille débouchée, pour consommation en conformité avec les réglements du Government Liquor Control Act of Alberta, et méthodes adoptées, en rapport au site suivant:

Lots 4 et 5, Block 4, dans le village de Vimy, Province d'Alberta, enregistré comme plan 2431CL, la bâtisse devra être connue comme Vimy Hotel. Plans soumis à l'Alberta Liquor Contral Board. Le salon de bière sera situé au coin Nord-Est du premier plancher de la bâtisse.

Daté à Vimy, Alberta, ce 28e jour de décembre 1926.

JOSEPH TREMBLAY,
Applicant.

PETITES ANNONCES

A LOUER— chambre confortablement garnie, propre et tranquille, famille française. 10018-102e rue. F.6

MAISON à vendre ou à louer. S'adresser à 11304-100e Ave. Edmonton.

ON DEMANDE une institutrice bilingue, de 1re ou 2me classe, pour l'école Racine, No. 2143, pour janvier prochain. Pour renseignements s'adresser à Fred. E. Lapierre, sec-trés., Picardville, Alta.

ON DEMANDE une institutrice bilingue catholique pour l'école West-Legal, No 3315. Maison de pension, ou maison sur le terrain de l'école, si elle désire se pensionner elle-même. Salaire $1,100. par an. S'adresser à M. Frank Remillard, Legal, Alta.

DAME FRANÇAISE désire connaître une autre dame française qui pourrait lui donner des leçons de crochet et de broderie. Répondre à L'Union avec le prix demandé par leçon. Boîte 18 L'Union. F.10

ON DEMANDE pour le district scolaire Cartier, No 3238, un instituteur bilingue et catholique, la classe devant commencer le 1er ou 15 février. S'adresser à Mme Eva Lamoureux, Sec.-trés., Lafond. F.13

ON DEMANDE pour maison privée, dans famille canadienne-française, jeune fille parlant le français. Prière d'adresser son application à boîte 103 "L'Union" en mentionnant salaire désiré et références. F.12

ON DEMANDE pour le district scolaire Fremant, No 3297, un instituteur bilingue, 1ère classe. S'adresser à D. A. Paquin, Sec-trés, Bordenave, Alta. F.13

OCCASION exceptionnelle pour placement avec ou sans part active dans une entreprise canadienne déjà établie et solide, profits garantis S'adresser, Boîte 102 L'Union.

ON DEMANDE deux instituteurs ou institutrices bilingues diplômés pour l'Alberta, pour 1er février. S'adresser à J. J LeBlanc, 10713-98 Ave. Edmonton. F.14

Voici que s'est ouvert pour **L'Union** sa dixième année d'existence.

Maintenir un journal canadien-français au milieu d'une immense majorité de population anglaise, telle que nous l'avons en Alberta, c'est, vous ne l'ignorez pas, un problème difficile, et qui demande des sacrifices, et du temps. Car ici, nous sommes obligés à des traductions, ce qui rend notre travail beaucoup plus long et plus coûteux que celui des journaux anglais. Ayant aussi beaucoup moins d'annonces, toute la production du journal n'en est que plus onéreuse.

Cependant nous n'avons pas l'intention de cesser la publication de **L'Union,** tant que nous pourrons la faire vivre. Nous ne demandons qu'à l'améliorer, puisque c'est une œuvre d'une absolue nécessité pour la cause canadienne-française en Alberta.

Mais pour cela nous avons besoin du concours de toutes les bonnes volontés. Le plus pressant est que vous payiez au moins votre abonnement à temps.

La date où cet abonnement devient dû est marquée sur l'étiquette qui porte votre adresse. S'il y a "septembre '26", cela signifie: mois de septembre 1926. S'il y a "jan. '27" cela signifie: mois de janvier 1927, etc.

Apportez-y immédiatement votre attention et envoyez-nous la somme dûe, dès qu'elle devient due. A plus forte raison si vous êtes en retard.

IMPRIMERIE L'UNION LIMITÉE
10256 - 103ème RUE

"L'Agriculture est la plus grande source de richesse du Canada".—

Page des Cultivateurs

"Augmenter la production agricole, c'est contribuer au développement du Canada." —

LES MARCHÉS

EDMONTON

BLÉ—	
No. 1 Nord	1.10
No. 2 Nord	1.05
No. 3 Nord	1.00
No. 4 Nord	.90
No. 5 Nord	.75
No. 6 Nord	.59
Fourrage	.49
AVOINE—	
No. 2 C. W.	.45
No. 3 C. W.	.42
ORGE—	
No. 2 C. W.	.47
No. 3 C. W.	.38
Fourrage	.37
WINNIPEG	
No. 1 Nord	1.33
VANCOUVER	
No. 1 Nord	1.36
BÉTAIL—	
De choix	5.00 à 6.00
Qualité bonne	4.00 à 5.00
PORCS—	
Lisses épais, au débarqué	11.00
MOUTONS—	
Agneaux	8.00 à 10.50
Autres	3.00 à 7.00

Prix des produits agricoles payés par les acheteurs en gros.

CRÈME—	
Spéciale	.39
No. 1	.37
No. 2	.34

Ces prix peuvent baisser de 2, 3, 4 et même 6 sous, d'après la distance du marché.

BEURRE—	
De laiterie	.18
OEUFS—	
Extras, la douzaine	.50
Première qualité	.45
Deuxième qualité	.40
VOLAILLES—	
Grasses	.14
Passables	.12
Pauvres	.06
Coqs	.06
PATATES	1.00

PAS DE COMMERCE SANS PUBLICITÉ

Si vous avez quelque chose à vendre, faites une annonce.

Si vous avez quelque chose à acheter, faites une annonce.

Et vous recevrez toujours des offres avantageuses, car il y a quelque part quelqu'un qui, comme vous, cherche à vendre ou à acheter.

COMMENT PRÉVENIR LES INCENDIES EN HIVER

Certaines précautions sont indispensables en automne, lorsque les animaux sont rentrés, que les travaux se rencontrent autour des bâtiments et que les heures d'obscurité s'allongent. Sans doute le danger de la foudre n'existe plus alors, la combustion spontanée est improbable, les vagabonds nous ont quittés pour des climats plus chauds et la température s'est rafraîchie, mais c'est justement cette concentration du travail, ces heures plus longues d'obscurité qui constituent le danger.

Danger des systèmes d'éclairage.—L'électricité fournit aujourd'hui dans bien des endroits l'éclairage et l'énergie motrice, mais la majorité des cultivateurs utilisent encore la lanterne; à ceux-ci, nous dirons: "N'employez que la meilleure qualité d'huile; nettoyez et taillez les mèches négulièrement; veillez à ce que la saleté, les parties carbonisées des mèches ne bouchent pas les tubes du brûleur; ne suspendez pas la lanterne trop près des plafonds, contre un mur ou une cloison en bois, ou près de toiles d'araignée ou de foin poussiéreux. Suspendez-la sur un crochet ou un fil de fer, loin de toute substance inflammable. Ces précautions s'imposent surtout lorsque l'on jette le foin de la tasserie sur le plancher de la grange, puis dans l'étable. Tenez la lanterne hors de portée. Enfin n'employez que la meilleure sorte de lanterne d'étable type "Cold blast."

L'éclairage électrique supprime bien des dangers, mais il faut encore que les fils soient bien posés, conformément aux exigences des assureurs, et qu'ils soient inspectés de temps à autre pour prévenir les courts circuits causés par l'usure ou les accidents.

Une bonne lumière de poche est très utile, spécialement pour les dernières rondes de la nuit, que n'oublie jamais le bon éleveur; elle est sûre, bon marché, et la grosse lumière qui emploie une cellule sèche de forte dimension dure assez longtemps, se renouvelle facilement et sans gros frais.

Danger de la combustion spontanée.—Les risques de la combustion spontanée diminuent avec le refroidissement de la température. Il existe toujours un danger cependant dans ce qu'on appelle le "manque d'ordre." Les accumulations de déchets, de sacs humides, les torchons huileux, la poussière, peuvent fournir les conditions voulues pour une explosion et un incendie. Les grains moulus, et surtout le blé d'Inde, en sacs et empilés, peuvent chauffer. Conservez donc le grain non moulu, ou mettez-le en sacs debout, s'il est moulu. Laissez toujours un passage pour les chats: les souris et les rats ont été accusés de causer des incendies en accumulant des matériaux pour leurs nids, en rongeant des allumettes, en déplaçant les fils, etc. En dehors des risques de combustion qui peuvent exister pendant les premières phases de l'engrangement du foin, les meilleurs moyens de prévention peuvent être décrits en un seul mot: l'ordre.

Poêles, combustible et contact direct avec le feu.—En général, il ne devrait jamais y avoir de poêle dans les bâtiments de la ferme. Si un poêle est nécessaire, comme parfois dans les chambres de lavage, les porcheries, etc., alors on doit surveiller avec le plus grand soin la construction et l'emplacement des cheminées et des conduits. Tenez la cheminée loin de la structure de la grange et de son contenu. Ayez un fourneau étanche, un plancher de ciment et protégez avec du fer-blanc ou de l'amiante tout le bois qui se trouve autour du fourneau et des tuyaux. Il y a aujourd'hui, sur le marché, d'excellents poêles à pétrole; ils sont sûrs, utiles, économiques et rendent d'excellents services pour le chauffage de l'eau. Cependant, le poêle de la cuisine remplit ces fonctions sur la ferme ordinaire. N'employez la gazoline comme combustible qu'avec les plus grandes précautions, près des bâtiments de la ferme. Ceci dit, admettons qu'il existe aujourd'hui d'excellents réchauds et de très bonnes lampes à gazoline.

Le moteur à gazoline est employé à peu près partout. La gazoline est l'une des substances explosives les plus dangereuses sur sur la ferme; gardez-la donc loin des bâtiments. Evitez surtout les carburateurs, les tuyaux et les raccordements qui coulent. Tâchez de faire marcher l'engin sans chocs en retour, toujours dangereux.

Le meilleur endroit pour l'automobile est dans un garage ou un hangar, séparément ou avec le tracteur. Le pire de tous les endroits est la grange ou la remise à machines. **Traitez la gazoline comme si c'était un poison mortel.**

Pétrole (Huile de charbon.)—Sans être aussi dangereux que la gazoline, le pétrole doit être traité avec le plus grand respect. Si on l'achète en baril ou en tambour, ce que l'on devrait toujours faire pour avoir la meilleure qualité au plus bas prix, il faut le garder séparément, dans un bâtiment ou un petit hangar. La plupart des cultivateurs ont aujourd'hui une petite chambre à combustible, voisine du garage ou de la remise à tracteur. N'essayez pas d'employer de la gazoline au lieu de pétrole ou vice versa.

Quant à l'emploi du tabac, il n'y a qu'une bonne règle "Ne fumez jamais autour des bâtiments de la ferme." Si vous interdisez de fumer à la maison, alors ayez une chambre, dans un bâtiment à côté de la maison, où vos hommes pourront jouir tranquillement d'une pipe après leur repas, sinon vous pouvez être sûr qu'ils fumeront en cachette, autour des bâtiments. Quelques affiches portant: "Ne fumez pas"; (inutile d'ajouter "S'il vous plaît"), leur rappelleront la consigne.

L'allumette moderne est un danger. Que d'incendies ont été causés par des allumettes mal éteintes, ou par des enfants jouant avec des allumettes!

Les cendres, qui contiennent souvent des charbons encore rouges, seront jetées loin des bâtiments et chaque apport nouveau au tas devra être bien recouvert.

Le ramoneur de cheminées passait autrefois aussi souvent que le vendeur. On donne trop peu de soins aux cheminées aujourd'hui et cependant il s'y dépose tous les ans une couche épaisse de suie, de carbone et de créosote, surtout lorsqu'on brûle du bois. Cette couche peut facilement s'enflammer pour le plus grand danger, non seulement de la maison, mais aussi des bâtiments voisins. Nettoyez les cheminées régulièrement, de préférence tous les ans.

Etincelles des engins à battre.—C'est là un danger qu'il est plus facile de prévenir peut-être que beaucoup d'autres que l'on dédaigne parce qu'ils se produisent trop souvent. Souvent, cependant, le soir on voit des nuées d'étincelles sortir de la cheminée d'un engin à battre ou à silo, faute d'écran à étincelles ou lorsque l'écran est troué.

Deux précautions importantes. Il serait sage mais il n'est peut-être pas pratique de mettre des serrures sur toutes les portes des bâtiments de la ferme. Recommandons cependant ce qui suit pour la pratique générale: 1) tenez fermés, si c'est possible, pendant la nuit, les bâtiments éloignés, ceux qui ne sont employés que de temps à autre et les greniers—tous les endroits où les vagabonds peuvent trouver un bon lit. Il est facile de fermer les portes de la serrure aux points que l'on considère stratégiques. Heureusement, les vagabonds sont rares en hiver. Un mot de recommandation pour le bon chien (en contraste avec le chien bâtard) qui agit comme agent de police et qui avertit d'un incendie.

Extincteurs.—Un des meilleurs moyens de protection contre l'incendie dans les maisons, les bâtiments, l'automobile ou le camion, est l'extincteur chimique, dont il existe bien des marques qui se vendent à prix raisonnable. On peut, au moyen de cet appareil, éteindre un incendie naissant qu'il serait impossible d'enrayer par tout autre moyen. Les incendies de gazoline, les plus difficiles de tous à maîtriser, sont éteints instantanément. L'extincteur permet d'atteindre les flammes dans les endroits qui seraient inaccessibles par tout autre moyen. Ces extincteurs devraient avoir une place dans toutes les fermes. Tenez-les toujours aux mêmes endroits; rappelez-vous où ils sont, tenez-les remplis et non exposés à la gelée (à moins qu'ils ne soient à l'épreuve de la gelée); organisez une démonstration et montrez aux membres de la famille comme il est facile d'éteindre un incendie au moyen ne l'extincteur.

On a souvent une bonne pression d'eau sur la ferme; malheureusement, lorsque l'heure fatale arrive, les tuyaux qui étaient prêts sont ailleurs. Il arrive aussi que la pression faiblisse, surtout quand on en a le plus besoin. On ne peut pas compter sur l'eau pour combattre le feu sur la ferme ordinaire.

G. B. ROTHWELL,
Eleveur du Dominion.

LES ARBRES QUI POSSÈDENT LES PLUS GRANDES FEUILLES

Un botaniste anglais a trouvé que c'est à la famille des palmiers que sous ce rapport revient la palme, soit dit sans jeu de mots. Voyons un peu les dimensions de ces feuilles géantes.

Il faut d'abord citer le palmier Inaja, des bords de l'Amazone, dont les feuilles ne mesurent pas moins de 15 verges de long sur 3 verges et quelquefois 3 verges et demie de large. Certaines feuilles du palmier de Ceylan atteignent 6 verges de long avec une largeur invraisemblable de 5 verges. Les indigènes s'en servent pour faire des tentes. Vient ensuite le palmier-cocotier, dont la feuille atteint couramment 9 verges de long.

En dehors de la famille des palmiers, le magnolier-parasol de Ceylan a des feuilles si vastes qu'une seule peut servir parfois d'abri à quinze ou vingt personnes. Une de ces feuilles, apportée en Angleterre comme échantillon, mesurait près de 11 verges de large.

Dans nos climats tempérés, la plante dont les feuilles atteignent les plus grandes proportions est le nénuphar blanc, Victoria Regia. Il a parfois des feuilles qui dépassent 2 verges de diamètre et sont assez fortes pour supporter un poids de 300 livres.

VOULEZ-VOUS FAIRE PONDRE VOS POULES?

Divers facteurs contribuent à faire produire aux poules une ponte abondante en hiver. En voici quelques-unes que préconise particulièrement le service provincial de l'aviculture:

1. Des pondeuses robustes, actives, provenant d'une lignée de pondeuses éprouvées: d'où la nécessité de la sélection (qui a dû être faite avant aujourd'hui, mais mieux vaut tard que jamais).

2. Un poulailler sain, bien ventilé et bien ensoleillé. Dans les poulaillers froids ne craignez pas de tenir les fenêtres ouvertes le jour, même s'il fait très froid. Le froid sec fait moins de mal aux troupeaux que la chaleur humide.

3. Une alimentation qui puisse satisfaire tous les appétits naturels de la poule: une alimentation complète et bien proportionnée en matières sèches végétales (grains et fourrages de trèfle, etc.); en matières végétales vertes et succulentes (choux, betteraves, navets, pommes de terre, ensilage, etc.); en matières animales: (viandes, sang, farines animales); en matières minérales: (os broyés, gravier, calcaire, coquilles d'huîtres, d'oeufs, etc.).

N.B.—Ne pas abuser des viandes, surtout si le troupeau n'y est pas encore habitué.

De l'eau saine ou de la neige à discrétion.

4. Que les poules grattent et travaillent du matin au soir. Pas de ponte abondante possible si le troupeau est oisif, paresseux, engourdi. Pour que le troupeau travaille, servez la ration de grains dans l'épaisse litière qui doit toujours recouvrir le parquet; servez-en plutôt peu à la fois, mais souvent, et donnez-en assez.

Le soir, servez de préférence à deux reprises et peu la première fois. Si vous n'êtes pas matineux, donnez plus de grains que besoin pour le dernier repas, afin que de bonne heure le matin les poulets trouvent dans la litière de quoi se préparer une bonne ponte.

Ration de ponte

Grains: 25 livres de blé; 25 livres d'avoine; 25 livres d'orge; 25 livres de blé-d'Inde concassé.

Le sarrasin est aussi très bon durant l'hiver particulièrement à cause de ses propriétés échauffantes.

Pâtée: Une pâtée humide servie quotidiennement le midi est excellente pour favoriser la ponte. Cette pâtée, qui doit avec grand avantage être détrempée au lait écrémé ou au lait de beurre peut être composée du mélange suivant: 20 livres de son; 20 livres de gru; 15 livres de moulée d'avoine; 15 livres de moulée d'orge; 15 livres de farine de blé-d'Inde.

Si possible y ajouter du trèfle et de la luzerne dans la proportion de 25 pour cent.

Moulée: Tenez toujours de la moulée sèche dans des trémies à la disposition des volailles. Le mélange ci-dessous est recommandable: 20 livres de son; 20 livres de gru; 15 livres de moulée d'orge; 10 livres de farine de blé-d'Inde; 15 livres de viande séchée; 10 livres de pain de lin.

Ceux qui n'ont qu'un petit troupeau peuvent se servir de moulées vendues toutes préparées par le commerce. Mélanger les moulées soi-même revient meilleur marché, mais il n'est pas toujours pratique de le faire lorsqu'il s'agit de petites quantités.

Les plaisirs de la table

—Dites-moi, monsieur Pipe, franchement, comment avez-vous trouvé votre beafsteak?

—...En retournant ma pomme de terre...

EXPLOITATION FORESTIÈRE

Monsieur Ellwood Wilson, un des ingénieurs forestiers les mieux renseignés en Canada, écrit au "Star de Montréal" ce qui suit:

"J'ai été fort intéressé à la lecture de votre article de rédaction du 19 novembre sur la conservation des forêts. Les chiffres officiels d'exportation de papier à journal, sulphate, pulpe sulphatée, autre qualités de papier, pulpe mécanique de bois et bois de pulpe, exportés du Canada en août, sont calculés en corde, de 450,027 cordes pour ce mois. En faisant une estimation libérale de la quantité coupée par acre, nous arrivions au chiffre de 119 milles carrés de forêts coupées chaque mois, c'est-à-dire 1,428 milles carrés par année. En tenant compte des nouvelles machines à papier qui arriveront d'ici la fin de l'année, l'étendue des forêts coupées par année atteindra 1,532 milles carrés. Comme il faut compter au moins de 50 à 60 ans, avec les méthodes actuelles de coupe, pour qu'une forêt se reproduise, vous pouvez voir ce que la situation a d'alarmant. Il semble que le temps est venu de crier halte dans la construction de moulins à papier ou dans l'érection de nouvelles machines à papier dans les usines existantes. Peut-être que tout cela crée la prospérité présente, bien que j'en doute, car le temps viendra vite où les fabricants se prendront à la gorge pour s'emparer du marché et ce serait faire preuve de sens commun de ne construire des moulins que selon la possibilité de productive forestière."

Jusqu'à présent nous ne sachons pas que ces graves avancés de Monsieur Wilson, qui est une autorité en la matière, aient eu le moindre effet sur les gouvernements qui sont responsables de la situation critique sur laquelle il attire leur attention. Ils semblent absolument indifférents. Pourquoi? Est-ce parce que nos représentants manquent d'intelligence ou est-ce parce qu'ils sont, pour une raison quelconque, plus intéressés aux exploiteurs étrangers de ce qui nous reste de forêts qu'à protéger les intérêts nationaux du Canada. La question vaut la peine d'être considérée.

Frank J. D. BARNJUM.
Montréal, le 3 janvier, 1927.

PAS DE COMMERCE SANS PUBLICITÉ

Si vous avez quelque chose à vendre, faites une annonce.

Si vous avez quelque chose à acheter, faites une annonce.

Et vous recevrez toujours des offres avantageuses, car il y a quelque part quelqu'un qui, comme vous, cherche à vendre ou à acheter.

Pourquoi dit-on, "faire des apprêts," puisque les "apprêts" se font toujours avant!

NOTRE ROMAN

BALLE-FRANCHE

par GUSTAVE AIMARD

(Suite)

—Ma foi, je suis tellement bouleversé par tout ce que m'arrive, monsieur, que franchement je ne sais plus où j'en suis.

—Bah! ce n'est rien, je vais vous remettre sur la voie; après le charmant discours que vous nous avez fait, vous avez semblé désirer causer seul avec moi.

—Hum! fit le comte en souriant; maintenant j'ai bien peur de vous avoir paru affreusement ridicule avec ma légende et surtout le miracle de l'allumette chimique; mais aussi je ne pouvais pas me douter que j'avais un auditeur de votre espèce.

Natah-Otann secoua tristement la tête, une expression de mélancolie assombrit un instant son visage.

Non, dit-il, vous avez agi comme vous deviez le faire; mais pendant que vous parliez, monsieur le comte, je songeais, moi, à ces pauvres Indiens enfoncés si profondément dans l'erreur, et je me demandais à part moi s'il y avait espoir de les régénérer avant que les blancs parviennent à les détruire entièrement.''

Le chef prononça ces paroles avec un accent de douleur et de haine si bien senti que le comte fut ému en songeant combien cet homme, à l'âme de feu, devait souffrir de l'abâtardissement de sa race.

—Courage! lui dit-il, en lui tendant la main.

—Courage! répéta l'Indien avec amertume, en serrant cependant cette main dans la sienne, voilà ce que ne cesse de me dire, après chaque défaite que j'éprouve dans la lutte que j'ai entreprise, celui qui m'a servi de père, et pour mon malheur m'a fait ce que je suis.''

Il y eut un instant de silence.

Chacun des deux interlocuteurs réfléchissait à part soi.

Enfin, Natah-Otann reprit la parole.

''Ecoutez, monsieur le comte, dit-il, entre hommes d'une certaine sorte, il y a une espèce de sentiment indéfinissable qui les lie malgré eux les uns aux autres; depuis six mois que vous parcourez le désert dans tous les sens, je ne vous ai pas perdu de vue un seul instant: depuis longtemps déjà vous seriez mort, si je n'avais fait planer sur vous une protection occulte. Oh! ne me remerciez pas, s'écria-t-il vivement, sur un geste du jeune homme, j'ai agi plutôt dans mon intérêt que dans le vôtre; ce que je vous avoue vous étonne, n'est-ce pas? Cependant, c'est ainsi: j'ai sur vous, permettez-moi de vous le confier, des vues dont je vous dévoilerai le secret dans quelques jours, lorsque nous nous connaîtrons mieux; quant à présent, je vous obéirai en tout ce que vous désirerez; aux yeux de mes compatriotes je vous conserverai l'auréole miraculeuse qui ceint votre front. Vous voulez que ces émigrants américains soient laissés en paix, fort bien, à votre considération, je pardonne à cette race de vipères, je ne vous demande qu'une grâce.

—Parlez.

—Lorsque vous serez certain que ces gens que vous voulez sauver sont en sûreté, accompagnez-moi à mon village, voilà tout ce que je désire, cela ne vous coûtera pas beaucoup, d'autant plus que ma tribu est campée tout au plus à un jour de marche de l'endroit où nous sommes.

—J'y consens, j'accepte votre proposition, chef? je vous accompagnerai où il vous plaira, mais seulement lorsque je serai certain que mes protégés n'auront plus besoin de mon aide.

—C'est convenu. Ah! un mot encore.

—Parlez.

—Il est bien entendu pour tout le monde, n'est-ce pas, même pour les deux blancs qui vous accompagnent, que je ne suis qu'un Indien comme les autres?

—Vous l'exigez?

—Dans notre intérêt commun, un mot dit sans intention, une indiscrétion, quelque minime qu'elle fût, nous perdrait tous deux. Ah! vous ne connaissez pas encore les Peaux-Rouges! ajouta-t-il avec ce sourire mélancolique qui déjà avait si fort donné à penser au comte.

—Très bien, répondit-il, soyez tranquille, je me tiendrai pour averti.

—Maintenant, si vous le trouvez bon, je rappellerai mes guerriers; une plus longue conférence entre nous pourrait éveiller leur jalousie.

—Faites, je m'en repose entièrement sur vous, je me mets à votre discrétion.

—Vous n'aurez pas lieu de vous en repentir,'' répondit gracieusement Natah-Otann.

Pendant que le chef allait rejoindre ses guerriers, le comte se rapprocha de ses deux compagnons.

"Eh bien, lui demanda Balle-Franche, avez-vous obtenu ce que vous désiriez de cet homme?

—Parfaitement, répondit-il, je n'ai eu pour cela que quelques mots à lui dire.''

Le chasseur lui jeta un regard narquois.

—Je ne le croyais pas si facile, dit-il.

—Pourquoi donc cela, mon ami?

—Hum! sa réputation est faite au désert, je le connais depuis fort longtemps, moi.

—Ah! fit le jeune homme, qui n'était pas fâché de se renseigner sur le compte de celui qui l'avait si fort intrigué, quelle réputation a-t-il donc?''

Balle-Franche parut hésiter un instant.

"Craindriez-vous donc de vous expliquer clairement à son sujet?

—Moi, je n'ai pas de raison pour cela; au contraire: à part le jour où il a voulu me brûler vif, léger malentendu que je lui pardonne de grand coeur, nos relations ont toujours été excellentes.

—D'autant plus, dit le comte en riant, que vous ne vous êtes plus rencontrés que je sache, si ce n'est aujourd'hui.

—C'est cela même que je voulais dire. Voyez-vous, Natah-Otann, entre nous, est un de ces Indiens qu'il est beaucoup plus avantageux de ne jamais voir sur son passage: il est comme le hibou, sa présence présage toujours un malheur.

—Diable! vous m'inquiétez beaucoup en parlant ainsi, Balle-Franche.

—Mettons que je n'ai rien dit, alors, répondit-il vivement, je ne demande pas mieux que de me taire.

—C'est possible, mais le peu que vous avez laissé échapper a, je vous l'avoue, si bien éveillé ma curiosité que je ne serais pas fâché d'en apprendre davantage.

—Malheureusement je ne sais rien.

—Cependant vous avez parlé de sa réputation: serait-elle mauvaise?

—Je ne dis pas cela, répondit Balle-Franche avec réserve; vous le savez, monsieur Edouard, les moeurs indiennes sont bien différentes des nôtres: ce qui est mal pour nous, est vu d'un tout autre oeil par les Indiens et, alors...

—Alors, n'est-ce pas, interrompit le comte, Natah-Otann jouit d'une réputation détestable?

—Mais non, je vous assure; cela dépend, du reste, du point de vue auquel on se place pour le juger.

—Bon! et quelle est votre opinion personnelle à vous?

—Oh! moi, vous le savez, je suis un pauvre diable; seulement, il me semble que ce démon d'Indien est plus rusé à lui seul que toute sa tribu réunie; entre nous, il passe pour sorcier parmi ses compatriotes, qui en ont une peur effroyable.

—Voilà tout?

—A peu près.

—Après cela, dit légèrement le comte, comme il m'a prié de l'accompagner à son village, pendant les quelques jours que nous passerons auprès de lui, nous aurons le temps de l'étudier à notre aise.''

"Vous ne ferez pas cela, n'est-ce pas, monsieur le comte?

—Je ne vois pas ce qui peut m'en empêcher.

—Vous-même, monsieur, qui je l'espère, n'irez pas de gaieté de coeur vous jeter dans la gueule du loup.

—Voulez-vous vous expliquer, oui ou non, s'écria le comte avec un commencement d'impatience.

—Eh, mon Dieu, à quoi bon m'expliquer? ce que je dirai vous arrêtera-t-il? Non, j'en suis persuadé: vous voyez donc bien qu'il est inutile que je vous en parle davantage: d'ailleurs, il est trop tard, voilà le chef qui revient."

Le comte fit un mouvement de mauvaise humeur aussitôt réprimé, mais ce mouvement n'échappa pas à Natah-Otann, qui en ce moment apparaissait en effet sur le plateau.

Le jeune homme s'avança vers lui.

"Eh bien? lui demanda-t-il avec empressement.

—Mes jeunes gens consentent à faire ce que désire notre père le visage pâle: s'il veut monter à cheval et nous suivre, il se convaincra par lui-même que nos intentions sont loyales.

—Je vous suis, chef,'' répondit le comte, qui d'un geste ordonna à Ivon de lui amener son cheval.

Les Pieds-Noirs accueillirent les trois chasseurs blancs avec des marques non équivoques de joie.

''En avant!'' dit le jeune homme.

Natah-Otann leva le bras.

A ce signal les guerriers serrèrent les genoux et les chevaux partirent comme un ouragan.

Nul, s'il ne l'a vu de ses yeux, ne peut se figurer ce que c'est qu'une course indienne: rien n'arrête les Peaux-Rouges, aucun obstacle n'est assez fort pour les faire dévier de leur route, ils vont en ligne droite quand même, roulant comme un tourbillon humain à travers la prairie, franchissant fondrières, ravins et rochers avec une rapidité vertigineuse.

Natah-Otann, le comte et ses deux compagnons couraient en tête de la cavalcade, suivis de près par les guerriers. Tout à coup le chef ramena vivement son cheval en criant d'une voix forte ce seul mot:

''Halte!''

Tous obéirent; comme par enchantement, les chevaux s'arrêtèrent net et demeurèrent immobiles comme si leurs pieds avaient subitement adhéré au sol.

"Pourquoi nous arrêter? demanda le comte, avançons toujours au contraire.

—C'est inutile, répondit le chef d'une voix calme, que mon frère pâle regarde devant lui.''

Le comte se pencha sur le cou de son cheval.

''Je ne vois rien, reprit-il.

—C'est juste, fit l'Indien, j'oubliais que mon frère a les yeux des visages pâles, dans quelques minutes il verra.''

Les Pieds-Noirs se pressaient avec inquiétude autour de leur chef qu'ils interrogeaient du regard.

Celui-ci, impassible en apparence, avait les yeux obstinément fixés devant lui, paraissant distinguer dans les ténèbres des objets invisibles pour tout autre que pour lui.

L'attente des Indiens ne fut pas longue: bientôt apparurent des cavaliers qui approchaient à toute bride.

Lorsqu'ils arrivèrent auprès de la troupe de Natah-Otann, ils s'arrêtèrent.

"Que se passe-t-il donc, demanda le chef d'une voix sévère, pourquoi mes fils se sauvent-ils ainsi: ce ne sont pas des guerriers que je vois, ce sont des femmes peureuses."

Les Indiens courbèrent la tête avec humilité à ce reproche, mais ils ne répondirent pas.

Le chef continua.

"Personne ne veut-il m'instruire de ce qui s'est passé, et me dire pourquoi des guerriers d'élite fuient comme des antilopes effrayées? Où est la Longue-Corne?''

Un guerrier sortit des rangs pressés de ses compagnons.

''La Longue-Corne est mort, dit-il d'une voix triste.

—C'était un guerrier sage et renommé, il est allé dans les prairies bienheureuses du maître de la vie chasser avec les guerriers justes. Puisqu'il est mort, pourquoi l'Oiseau-Noir n'a-t-il pas pris le totem en main à sa place?

—Parce que l'Oiseau-Noir est mort,'' répondit le guerrier sur le même ton.

Natah-Otann fronça le sourcil, son front se plissa sous l'effort qu'il fut contraint de de faire pour se contenir.

''Oh! dit-il avec amertume, les grands coeurs de l'Est ont bien combattu, leurs rifles ont porté juste, les deux meilleurs chefs de la nation ont succombé; mais le Loup-Rouge restait encore, pourquoi n'a-t-il pas vengé ses frères?

—Parce que lui aussi est tombé,'' dit le guerrier d'un ton lugubre.

Un frémissement de colère parcourut les rangs de l'assemblée.

''Ooah! s'écria Natah-Otann avec douleur, comment, lui aussi est mort?

—Non, mais il est grièvement blessé.''

Après ces paroles, il y eut un silence.

Le chef jeta un regard autour de lui.

''Ainsi, dit-il, quatre visages pâles ont tenu tête à deux cents guerriers pieds-noirs et leur ont tué et blessé leurs chefs les plus braves, sans que ces guerriers en aient tiré vengeance. Oh! Oh! que dira le Bison-Blanc lorsqu'ils saura cela? Il donnera des jupons à mes fils et leur fera préparer la nourriture pour les guerriers courageux, au lieu de les envoyer sur le sentier de la guerre.

—Le camp des Longs-Couteaux était en notre pouvoir, répondit l'Indien, qui jusque là avait porté la parole pour ses compagnons, déjà nous les tenions renversés le genou sur la poitrine, une partie de leurs bestiaux était enlevée et les chevelures des visages pâles allaient être attachées à nos ceintures, lorsque le mauvais génie est apparu subitement au milieu d'eux, et par sa seule présence a changé la face du combat.''

Le visage du chef devint plus sévère encore à cette nouvelle, que ses guerriers accueillirent avec des marques non équivoques de frayeur.

"Le mauvais génie, dit-il, de quel mauvais génie parle donc mon fils?

—De quel autre puis-je parler à mon père, si ce n'est de la Louve-Menteuse des prairies? fit l'Indien d'une voix basse et entrecoupée.

—Oh! Oh! répondit Natah-Otann, est-ce donc la Louve que mes fils ont vue.

—Oui, nous le certifions à mon père,'' c'écrièrent tous ensemble les Pieds-Noirs, heureux de se laver de l'accusation de lâcheté qui pesait sur eux.''

Natah-Otann sembla réfléchir un instant.

"Dans quel endroit se trouvent les bestiaux que mes fils ont enlevés aux Grands-Couteaux? demanda-t-il.

—Nous les avons emmenés avec nous, répondit un guerrier, ils sont ici.

—Bon, reprit Natah-Otann; que mes fils ouvrent les oreilles pour entendre les paroles que me souffle le grand Esprit: Les Longs-Couteaux sont protégés par la Louve, nos efforts seraient inutiles, mes fils ne réussiraient pas à les vaincre; je ferai une grande médecine qui rompra le charme qui fait la force de la Louve, dès que nous rentrerons dans notre village: mais d'ici là il faut être très rusé, afin de tromper la Louve et l'empêcrer de se méfier de nous et de se mettre sur ses gardes. Mes fils veulent-ils suivre les conseils d'un chef expérimenté?

—Que mon père dise sa pensée, répondit un guerrier au nom de tous, il est très sage: ce qu'il voudra nous le ferons; mieux que nous il saura tromper la Louve.

—Bon, mes fils ont bien parlé. Voici ce que nous allons faire: nous allons retourner au camp des visages pâles, nous leur rendrons leurs bestiaux; les visages pâles, trompés par cette démarche amicale, ne se défieront plus de nous; lorsque nous aurons fait la grande médecine, nous nous emparerons de leur camp et de tout ce qu'il renferme, sans que la Louve-Menteuse puisse les défendre. J'ai dit; que pensent mes fils?

—Mon père est très rusé, répondit le guerrier, ce qu'il a dit est bon, ses fils l'exécuteront.''

Natah-Otann jeta un regard de triomphe au comte de Beaulieu, qui admirait intérieurement avec quelle adresse le chef, tout en paraissant réprimander les Indiens de l'insuccès de leur entreprise et témoigner la plus grande colère contre les Américains, était parvenu en quelques minutes à les amener à faire sans la moindre opposition ses volontés secrètes.

''Oh! oh! murmura le jeune comte à part lui, cet Indien n'est pas un homme ordinaire, il mérite d'être étudié.''

Cependant un moment de tumulte avait suivi les paroles du chef.

Les Pieds-Noirs, revenus de la terreur panique qui les avait fait fuir avec des pieds de gazelle, pour s'éloigner plus vite du camp maudit où ils avait éprouvé un si rude échec, avaient mis pied à terre et s'occupaient, les uns à panser leurs blessures avec des feuilles d'oregano mâchées, les autres à rassembler les bestiaux et les chevaux volés aux visages pâles, et qui étaient épars çà et là.

''Quelle est donc cette Louve-Menteuse des prairies qui inspire une si grande frayeur à ces hommes? demanda le comte à Balle-Franche.

—Nul ne la connaît, répondit le chasseur à voix basse; c'est une femme dont la vie mystérieuse a échappé jusqu'ici aux recherches de ceux qui ont essayé de l'approfondir; elle ne fait de mal qu'aux Indiens dont elle paraît être l'ennemie implacable; les Peaux-Rouges affirment qu'elle est invulnérable, que les balles et les flèches rebondissent sur elle sans lui causer aucun mal; souvent je l'ai aperçue, sans cependant avoir jamais eu occasion de lui parler; je la crois folle, car, autant que j'ai pu le comprendre par ses gestes bizarres dans certains instants, sa raison semble l'avoir abandonnée, bien que dans d'autres elle paraisse jouir de tout son bon sens: en un mot, c'est un être incompréhensible, qui mène au milieu des prairies une existence extraordinaire et enveloppée d'un mystère impénétrable.

—Elle est seule?

—Toujours.

—Vous piquez ma curiosité au plus haut point, dit le comte; personne, vous en êtes sûr, ne pourrait me renseigner sur cette femme?

—Une seule personne le ferait peut-être, si elle voulait parler

—Qui donc?

—Natah-Otann, répondit le chasseur, d'une voix étouffée.

—Voilà qui est singulier, murmura le comte, que peut-il y avoir de commun entre lui et cette femme?''

Balle-Franche ne répondit que par un geste significatif.

La conversation fut forcément interrompue; sur l'ordre du chef les Pieds-Noirs étaient remontés à cheval.

"En route! dit Natah-Otann, en reprenant avec le comte et ses compagnons la tête de la colonne.

Toute la troupe repartit au galop dans la direction du camp américain, en entraînant les bestiaux au milieu d'elle.

VIII

Le proscrit

Nous sommes contraints, pour l'intelligence des faits qui vont suivre, d'interrompre un instant notre récit, afin de raconter une aventure étrange, qui s'était passée dans les prairies de l'Ouest, trente et quelques années avant l'époque où commence notre histoire.

Les Indiens, que l'on s'obstine, à tort selon nous, à considérer comme des sauvages, ont certaines coutumes qui montrent un bon sens rare et une connaissance approfondie du coeur humain.

Les Indiens Comanches, qui semblent se rappeler que dans les temps anciens ils ont joui d'une civilisation relativement fort avancée, sont ceux qui ont conservé le plus grand nombre de ces coutumes frappées sans contredit au coin de l'originalité.

Un jour du mois de février, qu'ils nomment **Wame binni-quisis lune des Aigles qui arrivent,** de l'année 1795 ou 1796, un village de la tribu de la **Vache-Rouge** était en proie à une agitation extraordinaire.

Le hachesto ou harangueur public, monté sur le toit d'une hutte, convoquait les guerriers pour la septième heure du jour, sur la place du village, auprès de l'arche du premier homme, où devait se tenir un grand conseil.

Les guerriers s'interrogeaient vainement entre eux pour connaître la cause de cette convocation imprévue, mais nul ne pouvait les renseigner, le hachesto lui-même l'ignorait, et force leur fut d'attendre l'heure de la convocation, bien que les commentaires et les suppositions ne laissassent pas d'aller leur train.

Les Peaux-Rouges, que des auteurs mal informés nous représentent comme des hommes froids, compassés et silencieux, sont au contraire très gais et surtout très bavards lorsqu'ils sont entre eux.

Ce qui a pu faire supposer le contraire, c'est que dans leurs rapports avec les blancs les Indiens sont arrêtés d'abord par les difficultés de langage insurmontables pour eux aussi bien que pour leurs interlocuteurs, et ensuite par cette méfiance que tout aborigène de l'Amérique apporte toujours dans ses relations avec les Européens, quels qu'ils soient, à cause de la haine invétérée qui sépare les deux races.

Pendant notre long séjour au milieu des tribus indiennes, nous avons été souvent à même de reconnaître combien on se trompe sur le compte des Peaux-Rouges. En assistant à leur longues causeries du soir dans les villages, ou pendant les expéditions de chasse, c'était un feu roulant de plaisanteries et de bon mots, souvent durant des heures entières, à la grande joie de l'auditoire riant à gorge déployée, de ce bon rire indien, sans souci et sans arrière-pensée, qui fend la bouche jusqu'aux oreilles et tire des larmes de jubilation, rire qui ne peut se comparer pour les éclats métalliques qu'à celui des nègres, bien que le premier soit beaucoup plus spirituel que le second, dont les notes ont toujours quelque chose de bestial.

(A suivre)

Abondance de biens

Elle (d'un physique abondant) —Ne me faites pas sortir de mon caractère: Il y a deux femmes en moi!

Lui.—C'est donc pour ça qu'il vous faut autant de robes et de chapeaux!

TRIBUNE LIBRE

Il est bien entendu que, si nos colonnes sont ouvertes à tous les Canadiens-Français, à condition que leurs lettres soient utiles,—et nous nous réservons le droit de juger de leur utilité,—néanmoins nous laissons aux auteurs toute la responsabilité de leurs écrits. De plus chaque correspondance doit porter le nom et l'adresse réels de l'envoyeur, de façon que nous soyons certain de sa bonne foi.

Montréal, 13 janvier 1927

Monsieur le Rédacteur,

Auriez-vous l'obligeance de publier dans vos colonnes la petite annonce suivante:

"A la suite de l'avis aux fermiers publié dans un des derniers numéros de décembre de **L'Union**, voici la liste des noms de ceux qui ont retenu un ou deux garçons de fermes, belges, catholiques, parlant français. Ces employés seront envoyés dans l'Ouest dès leur arrivée au pays, c'est-à-dire à la fin de mars ou au commencement d'avril ou plus tard.

Guillaume Duigou, de Gourin; J. R. Roy, de Beaumont; C. Lafrance, de St-Edouard; Donat Hevvs, de Morinville; Jules Remault, de Therrien; Ludovic Pelletier, de Vimy; Henri Brault, de Picardville; Alfred Tessier, de St Paul; Gédéon Giguère, de St-Paul Sylvio Tétrault, de St-Paul; Pierre Gervais, de Granum.

N.B.—Comme il nous viendra probablement quelques hommes de plus que le nombre demandé pour les trois provinces de l'ouest, ceux qui n'ont pas encore fait leur demande pourraient nous avertir avant le commencement de mars et nous les servirions du mieux possible, tant que nous aurions des hommes disponibles.

A. LEPAGE,
Missionnaire Colonisateur,
353 Graig Ouest,
Montréal, P.Q.

Tribune Libre

LE CANADA ET L'EMPIRE

Implicitement nous devons nous persuader que le Canada est appelé à une haute destinée, qu'il n'attendra qu'en demeurant fidèle non seulement à ses propres responsabilités mais aussi et principalement à celles qui proviennent de sa participation aux fins impériales.

Il doit comprendre définitivement que sa sécurité et sa prospérité dépendront de l'intégrité de l'Empire.

A cette intégrité, il se doit en temps de paix comme en temps de guerre. Agir, penser autrement serait considérer l'Empire comme une fumisterie.

Aristide BERNIER.

Tribune libre

St-Albert.

Monsieur le Rédacteur,

L'Union de lundi dernier annonçait à ses lecteurs la mort de M. James Gibbons, un des plus anciens pionniers d'Edmonton, et vous ajoutiez avec raison que beaucoup de nous, canadiens-français, regretterons la disparition de cette figure amie.

Je suis, M. le rédacteur, un de ceux-là. Connaissant M. Gibbons depuis une cinquantaine d'années, je n'avais pas de meilleur ami. Il était doué de toutes les qualités qui caractérisaient les Anciens de son temps; tels que les Majeau, Harnois, Juneau, Lamoureux, Gagnon, Gauthier, Maréchal. Tous ont disparu, à l'exception des deux derniers qui vivent encore et sont presque centenaires.

Aux familles de tous ces bons vieux "old timers" disparus, j'offre mes plus sincères sympathies.

UN ANCIEN.

LA BROUSSE FLAMBE EN AUSTRALIE

Sydney.—On signale que les incendies de brousse causent actuellement d'immenses dégâts dans les districts de la plus grande partie de la Nouvelle Galle du Sud. Un grand nombre de villages sont presque abandonnés par les habitants qui luttent contre le feu. Les pertes en bétail et en récolte sont considérables.

Aux dernières nouvelles, des milliers de chevaux, de moutons, de vaches ont péri, et un grand nombre de fermes ont été détruites.

Le chiffre total des dégâts est évalué à plusieurs millions de livres sterling.

LE TÉLÉPHONE TRANSOCÉANIQUE

New-York.—Des centaines de personnes, à qui sourit la perspective de payer le tarif établi de $25. la minute, ont réclamé l'honneur d'être parmi les premiers à faire usage du radio-téléphone entre New-York et Londres. Aucune de ces demandes n'a encore été acceptée cependant. La première communication réalisée par ce moyen le sera par Walter-S. Sifford, président de l'American Telephone and Telegraph Co., et sir G.-Evelyn-P Murray, secrétaire du General Post Office d'Angleterre. Ensuite ce sera "premier arrivé premier servi." Le tarif minimum sera de $25 par minute, et, si d'autres attendent, personne ne pourra parler pour plus de $300.

CHEMIN DE FER NATIONAL DU CANADA

**Poste CNRO, Ottawa, Ont.
(434.5 mètres)**

Concert de lundi, 31 jan., 7 p.m.

Demi-heure des enfants par Tante Bessie;

Rapports du marché sur la vente des produits agricoles;

Orchestre de concert du Château-Laurier, directement de la salle à manger de l'hôtel.

Discours: "Les publications du département de l'agriculture," par M. J. B. Spencer, directeur, service de la publicité, département de l'agriculture.

Orchestre symphonique du Poste CNRO, sous la direction de M. James McIntyre. — Autre artiste, Mlle E. Williamson. Marche: "Colonel Bogey" (Alford).—Ouverture: "Sunny South" (Lampe). — Chant: "Afton Water" (Hume), "Within a Mile o'Edinboro Town" (Hook) par Mlle E. Williamson, soprano. — Suite: "Ballet égyptien" (Luigi). — Chant: "Who Knows" (Stackalm) et "L'été" (Chaminade) par Mlle E. Williamson, soprano. —Entracte: "Très jolie" (Waldteufel).—Chant: "Song of the Open" (Laforge) et "To a Rose" (MacFayden) par Mlle Williamson.—Grand opéra: "Les contes d'Hoffman" (Offenbach). — Orchestre de danse du Château Laurieu, directement de la salle à manger de l'hôtel.

AUX CANADIENS-FRANÇAIS

Nous remercions sincèrement tous ceux qui ont payé leur abonnement Mais il y en a encore beaucoup dont nous avons besoin et qui ont besoin de nous Beaucoup nous demeurent indifférents aujourd'hui PAR L'EXEMPLE DE CE QUI SE PASSE NON LOIN D'EUX, et qu'ils apprendraient en nous lisant, ils devraient savoir que, demain, L'UNION leur sera nécessaire, et à leurs enfants. Ils auront, demain, besoin de son utile influence Pourquoi attendre? Pourquoi ne pas aider, dès aujourd'hui, à rendre cette influence plus prépondérante encore pour le jour où il vous faudra y avoir recours.

Soyez patriotes, pratiquement, AUJOURD'HUI MÊME, et envoyez le montant de votre abonnement.

Notre force sera votre force.

AU FIL DE L'HEURE

UN TRENTE SOUS EN PLOMB

Si vous n'avez jamais trouvé une fausse pièce de monnaie au fond de vos poches ou dans votre porte-feuille, vous êtes un phénomène.

Après avoir constaté que vous aviez été filouté, si vous n'avez pas essayé à filouter un autre, vous méritez d'être canonisé.

Étrange morale, n'est-ce pas?.. Mais cela est.

Exemple:

Une de nos voisines,—Rose de son petit nom—vieille fille acharnée et pieuse à tirer les larmes du bedeau de Saint-Jacques, ôta son tablier, l'autre jour, renvoya le chat, et prit son porte-monnaie pour aller faire son marché. Mais avant de partir, en prudente ménagère:

—Il faut que je compte ma bourse! dit-elle.

Son porte-monnaie contenait trois médailles, deux scapulaires, un chapelet, une image de la Bonne Sainte-Anne, et cinq trente sous dont l'un...

—Ah oui! il est en plomb! "Je me suis laissé attraper... Je voudrais bien savoir qui!"... Mais le monde est si voleur à présent! ...J'ai envie... tout de même... d'essayer de le faire passer au marché! ...Trente sous, c'est trente sous!

Et la vieille fille, ayant donné à sa porte un tour de clef, partit vers le marché Bonsecours. Et tout en trottinant, par des rues transversales, elle poursuivit, en face de sa conscience, un débat dans lequel revenaient sans cesse des arguments peu évangéliques, tels que ceux-ci:

—Je ne suis pas riche... Perdre trente sous, mes moyens ne me le permettent pas!... Après tout, je ne l'ai point fabriqué! On me l'a donné, je peux bien le donner aux autres!... Et puis la monnaie est si rare!...

Rendue au marché, elle s'approcha d'une large matrone dont l'air béat encourageait... tous les espoirs.

—Combien les oeufs, la douzaine, s'il vous plaît?

—Cinquante sous, madame!

—Oh!... C'est cher!... C'est correct.

Pendant que la marchande plaçait les oeufs dans un sac en papier, Mlle Rose retirait de son porte-monnaie, d'une main nerveuse, deux trente sous: celui en plomb, naturellement, était mis en dessous. Son coeur faisait toc-toc au moment où elle tendait le tout à la marchande.

A peine celle-ci avait-elle jeté un coup d'oeil sur le pitoyable trente sous, qu'elle s'écria:

—Ma chère dame, il est un peu à bonne heure! Je vous conseillerais de venir vers la fin de l'après-midi: vous aurez plus de chance pour passer votre trente sous de plomb à des habitants qui vont souvent dans les tavernes!

Mlle Rose rougit, joua l'étonnement, et balbutia:

—Ah!... il est en plomb? Excusez-moi... Tenez, voici un autre.

Et elle partit, honteuse de son mensonge, en murmurant:

—Elle n'en a pas voulu, la mâtine! Et bien, on va voir!... Il faut que m'en débarrasse aujourd'hui, ce trente sous, ou j'y perdrai mon nom d'honnête fille.

A l'extrémité du marché, Mlle Rose avisa un grand niais, d'une vingtaine d'années, qui vendait des bluets.

—Combien ces bluets, lui demanda-t-elle?

—Quarante centins la pinte.

Plus vite servie qu'elle ne paraissait l'attendre, elle fouilla dans sa bourse, tendit bien vite son trente sous en plomb avec un autre véritable au dadais qui les glissa dans sa poche, sans même regarder, et, en retour, mit deux dix sous dans la main sèche demeurée tendue.

—Merci... monsieur.

Mlle Rose précipita les bluets dans son cabas, au risque de casser les oeufs, et se perdit dans la foule.

Mais voici qu'en cheminant vers son logis, quelqu'un, qui se tenait derrière une borne, surgit devant elle tout à coup. Un fantôme: Le Remords!...

—Rose, tu as volé... "Tu as volé"!... Ce garçon sera grondé à cause de toi, Rose. C'est mal! ...C'est "un péché."

"Un péché"!

Elle pensa d'entrer à l'église pour se confesser, mais décida enniais une vraie pièce d'argent en échange de la fausse.

Heureuse de la joie du sacrifice accepté, elle éprouva tout à coup avant de retourner sur ses pas, le besoin de faire briller au jour, de montrer peut-être au fantôme qui était là encore devant elle, la pièce, la "bonne pièce" dont elle allait acheter le plus grand des biens: la tranquillité de sa conscience...

Des profondeurs du "compartiment du milieu," elle l'exhiba et porta sur elle un regard de ses yeux... qui s'arrondirent aussitôt de stupéfaction.

La pièce qu'elle tenait entre ses doigts noueux, c'était... le trente sous en plomb!.. Dans sa hâte tout à l'heure, croyant garder la bonne pièce et se débarrasser de la mauvaise, Mlle Rose "s'était trompée"!...

Quand elle fut rendue à son domicile et qu'à nouveau elle compta sa bourse, voici qu'elle fit une autre constatation. Les deux dix sous que lui avait rendus le marchand de bluets—le grand niais! —ces deux dix sous aussi étaient en plomb!

LES BESOINS ET L'UTILITÉ

Ce sont les besoins de l'homme qui déterminent toute l'activité matérielle. L'exploitation du sol et du sous-sol, des pêches et des chutes d'eau, la mobilisation des capitaux et de la main-d'oeuvre, les opérations industrielles et commerciales, les transports et communications: tout concourt à une fin unique, satisfaire aux besoins de l'homme. Il y a des besoins naturels, qui se manifestent par une sensation ou par le sentiment d'une privation, et des besoins secondaires, souvent artificiels, que créent la civilisation, le progrès, l'habitude. Mais, étant donné le niveau d'existence de la société moderne, il est le plus souvent impossible de dire, devant les besoins nouveaux, où finit le nécessaire et où commence le superflu. Mille et un objets, que nos pères ignoraient, nous paraissent indispensables. Le luxe même semble instinctif: les sauvages que découvrit Jacques Cartier attachaient à peu près autant de prix à leur parure qu'à leurs aliments.

Les besoins sont illimités en nombre, leur extensibilité est d'ailleurs un fait courant. Un fabricant développe, au moyen de la publicité, un besoin déjà existant. Mais il va plus loin. S'il lance un nouvel article, il en provoquera la demande en mettant en oeuvre toutes les ressources de la démonstration et de la suggestion, et alors il créera des besoins nouveaux. Il arrive du reste fréquemuent que l'évolution des moeurs en fasse surgir. La Chine, par exemple, qui depuis des siècles se contentait de son riz, a pris goût au pain de blé depuis quelques années. Résultat: **ses importantions de farine canadienne ont centuplé** de 1921 à 1924. Si les besoins sont susceptibles d'une grande extension comme aussi d'une forte compression, chaque besoin a ses bornes. On a dit des besoins qu'ils sont concurrents et interchangeables, parce que fréquemment on n'en peut satisfaire un qu'en en sacrifiant un autre, et que souvent aussi l'on est libre de satisfaire l'un ou l'autre. Plusieurs sont en outre complémentaires en ce sens qu'ils découlent d'autres besoins: songez à tous les objets qu'exige l'homme civilisé pour satisfaire son besoin de manger, outre la nourriture qui suffisait seule à l'homme primitif. Plusieurs, enfin, deviennent des habitudes, et passent ainsi de la catégorie des besoins artificiels à celle des besoins réels.

L'économie politique ne fait, d'ailleurs, aucune distinction entre ce qui est nécessaire et ce qui ne l'est pas. Dans son vocabulaire, **utile** ne s'oppose ni à **nuisible** ni à **superflu**; le terme **utilité** désigne simplement la capacité d'une chose (ou l'aptitude d'une personne, lorsqu'il s'agit de services) à satisfaire un besoin ou un désir d'ordre économique, et les choses, quelles qu'elles soient, qui possèdent cette propriété, s'appellent des **biens** ou de la **richesse**. Les anciens économistes désignaient l'utilité par la locution **valeur d'usage**. M. Ch. Gide proposait naguère le mot **désirabilité**, plus expressif et plus juste, puisqu'une chose n'est utile que dans la mesure où nous la jugeons propre à répondre à l'un de nos besoins ou de nos désirs et utilisable à ces fins, — c'est-à-dire, dans la mesure où nous estimons qu'elle est désirable. L'homme est le seul juge du degré d'utilité des choses.

Ces observations ne sont-elles pas susceptibles d'une application pratique dans les affaires? Puisque le commerce et l'industrie ont pour unique raison d'être la satisfaction des besoins de l'homme, le commerçant et l'industriel ne devraient-ils pas consacrer au moins autant de temps et d'attention à l'étude des besoins de leur clientèle actuelle et possible qu'au calcul des prix de revient et de vente? La maison qui n'attache pas à cet aspect du marché toute l'importance qu'il mérite compromet ou du moins restreint ses chances de succès.

(La Banque Canadienne Nationale.)

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

SITUATION AU 30 NOVEMBRE 1926

ACTIF

1.	Argent	$ 17,597,927.06
2	Montant dû par d'autres banques	8,776,866.92
3.	Obligations canadiennes des gouvernements et municipalités (Comptées au-dessous de la valeur marchande.)	38,825,734.73
4.	Obligations publiques étrangères (Comptées au-dessous de la valeur marchande.)	210,210.65
5.	Autres valeurs (Comptées au-dessous de la valeur marchande.)	1,435,580.09
6.	Prêts à demande (Garantis par des titres d'une valeur marchande largement suffisante.)	5,891,554.52
7.	Prêts courants et escomptes (Déduction faite de toutes créances douteuses et des fonds de prévoyance.)	57,433,954.42
8.	Immeubles, créances hypothécaires et autre actif (Comptés au-dessous de la valeur marchande.)	2,371,533.28
9.	Immeubles et mobilier de la Banque (Comptés au-dessous du prix coûtant et de la valeur marchande.)	5,470,438.58
10.	Divers (valeur réalisable)	1,056,428.81
		$139,070,229.06

PASSIF

1.	Billets de la Banque	$ 11,218,414.00
2.	Dépôts (épargne, comptes courants, correspondants)	115,551,850.84
3.	Divers	840,258.22
	Passif envers le public	$127,610,523.06
	Passif envers les actionnaires (capital, réserve et profits non divisés)	11,459,706.00
		$139,070,229.06